BnF Gallica

Contes qui finissent bien, par Mme J. Colomb...

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Colomb, Joséphine (1833-1892). Contes qui finissent bien, par Mme J. Colomb.... 1911.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

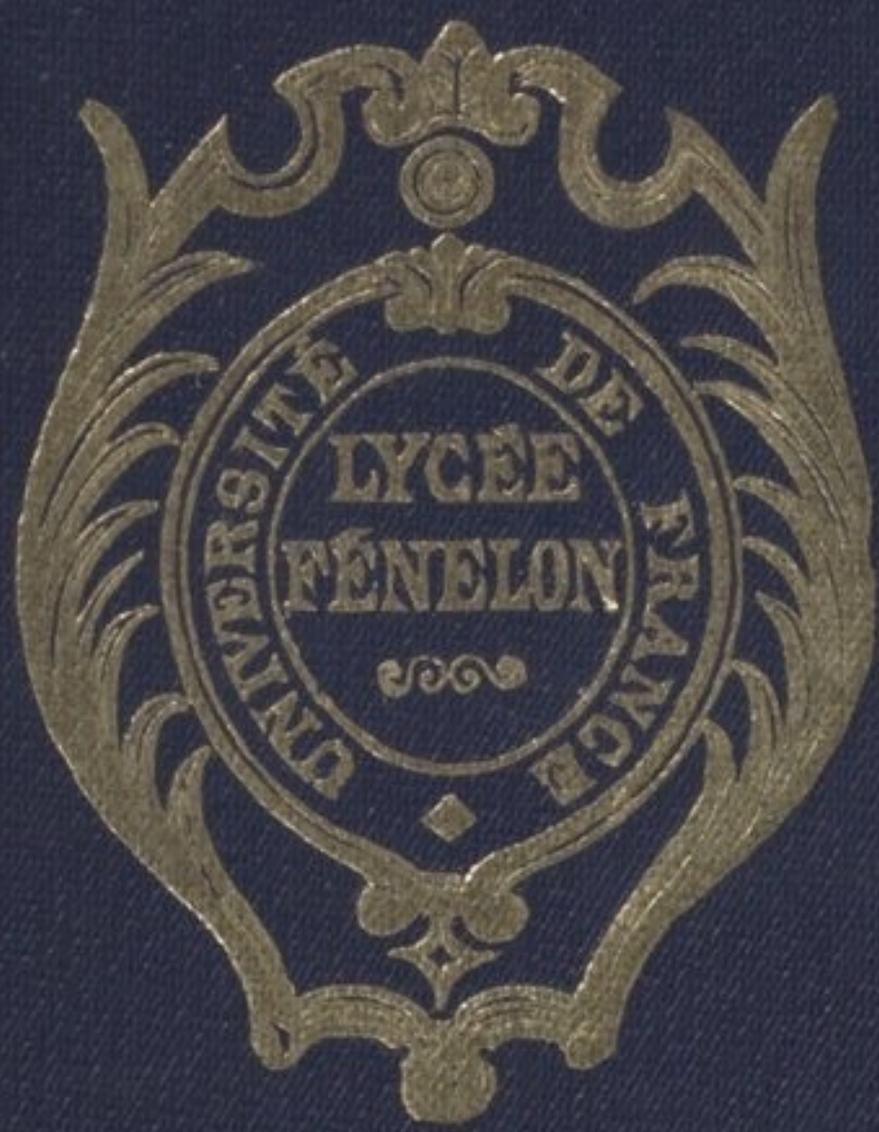
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

Mlle Germaine Garreau

Prix de Géographie

ACADÉMIE DE PARIS

LYCÉE FÉNELON

DISTRIBUTION DES PRIX

LE 20 JUILLET 1912

Enseignement préparatoire année élémentaire B

Mlle Germaine Garreau

a obtenu le 2e Prix de Géographie

La Directrice,

E. Perrot

Cahors, Imprimerie A. Coueslant. — 6,190

12

CONTES

QUI FINISSENT BIEN

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

PH 120 F

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

CONTES
QUI FINISSENT BIEN

PAR

Mme J. COLOMB

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 30 GRAVURES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1911

Droits de traduction et de reproduction réservés

P 107

CONTES QUI FINISSENT BIEN

FLEUR-DE-POMMIER

I

Il était une fois, il y a très longtemps, une fée dont le nom était un peu long, parce qu'il contenait l'explication de tout son caractère. On l'appelait la fée Bienintentionnée, et le fait est qu'elle n'avait jamais eu une mauvaise intention de sa vie. Mais pour faire le bien il ne suffit pas d'avoir de bonnes intentions, il faut encore avoir du jugement, et la pauvre fée n'en avait guère. Elle finit par faire tant de sottises que la reine des fées se décida à lui retirer sa baguette.

Elle la manda donc devant son tribunal, où elle était assistée des fées les plus célèbres : la fée des Lilas, Angélina, la fée des Fleurs, les marraines de Cendrillon, de Gracieuse, et même la fée Soussis et

la fée Carabosse. Et là, étendant sa baguette vers la pauvre Bienintentionnée toute tremblante, elle lui dit :

« Bienintentionnée, ma fille, je vais être obligée, à mon grand regret, de vous mettre pour cent ans en pénitence....

— Oh! Madame la Reine, grâce! s'écria la bonne

« ACCUSÉE, QU'AVEZ-VOUS A DIRE POUR VOTRE DÉFENSE? »

Angélina. C'est si long, cent ans de pénitence! Je le sais, moi qui ai été cent ans petite souris blanche!

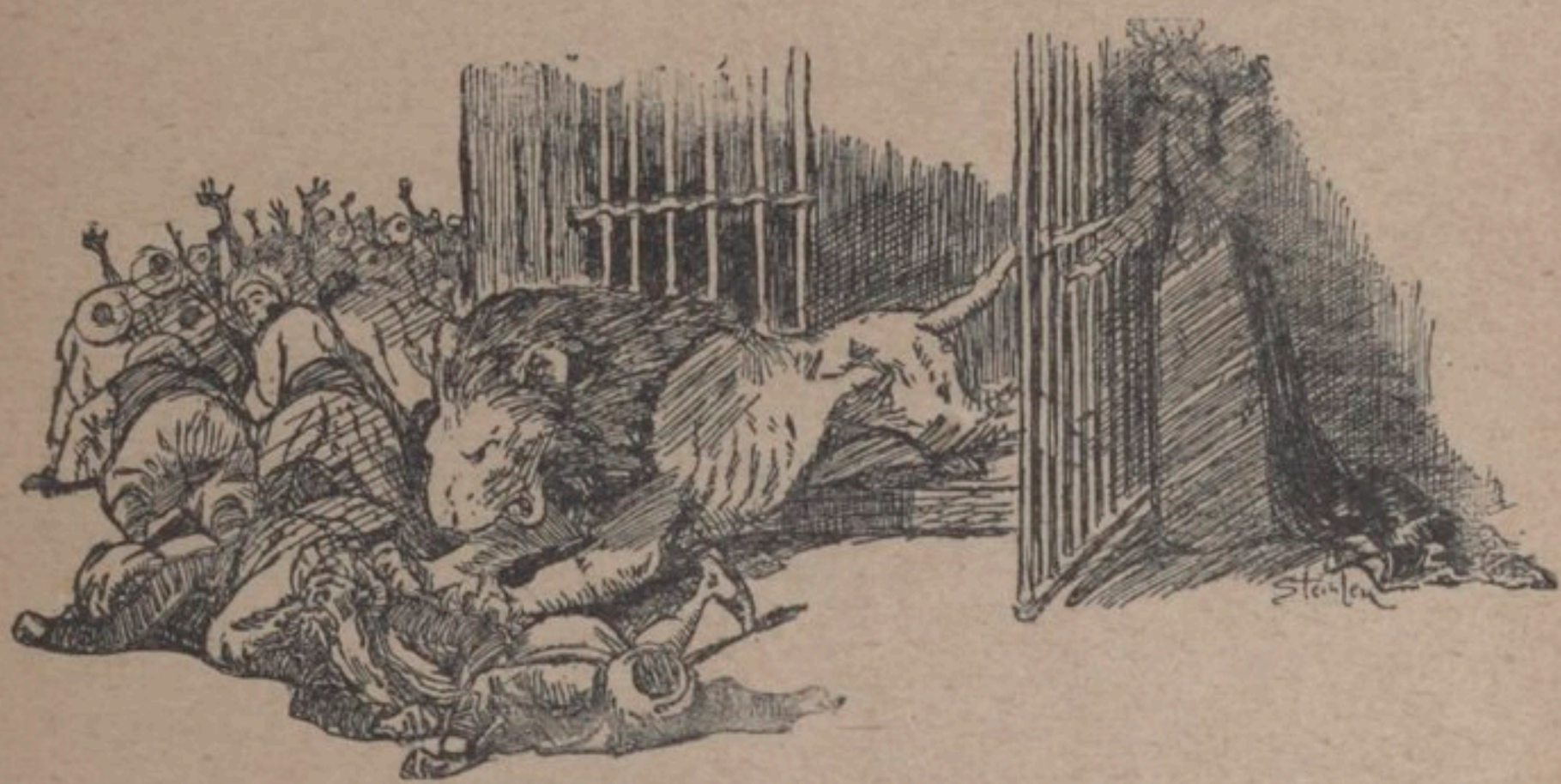
— Moi, je lui ferais bien grâce, marmotta la fée Carabosse : elle travaille pour moi la moitié du temps.

— Vous, ma sœur, reprit la reine, c'est votre métier de faire du mal; mais elle en fait sans le vouloir, et c'est en quoi elle est fautive. Voyons, accusée, qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— Hélas, Madame la Reine, je n'ai jamais que de bonnes intentions....

— Oui, et vous ouvrez la cage d'un lion, parce qu'il est malheureux en prison : le lion sort, croque une demi-douzaine de personnes et en fait mourir autant de peur. Croyez-vous qu'il n'aurait pas mieux valu le laisser en cage? »

Bienintentionnée baissa tristement la tête.



LE LION SORT ET CROQUE UNE DOUZAINE DE PERSONNES.

« Et ce brave pêcheur qui gouvernait si bien sa barque? Parce qu'il a eu la sotte vanité de souhaiter un grand navire, vous avez changé sa barque en un brick dont vous l'avez fait capitaine... et trois mois après, il était perdu corps et biens!... Et la jolie Toinon, qui rêvait de quitter e village et d'aller à la Cour, et dont vous avez fait une duchesse sans vous demander si c'était pour son bonheur? Elle a eu tant d'ennuis et de chagrins qu'elle en est morte, la pauvre enfant! Et Babette, la fille du tabellion? Elle était habituée à sa laideur, et les autres aussi; on l'aimait comme cela, et elle était douce, aimable, spirituelle, modeste, le trésor de la maison. D'un coup de baguette vous l'avez rendue belle comme le jour, et

ce n'est plus qu'une coquette prétentieuse qui ne se sert de ses dix doigts que pour se parer.... Vous avez encore fait là un joli coup!

— Je n'avais pas réfléchi,... balbutia la pauvre fée.

— Eh bien, en cent ans vous aurez le temps de réfléchir.... Par la vertu de ma petite baguette....

— Oh non! grâce! dirent ensemble les bonnes fées. Laissez-lui encore un peu de temps.... Elle réfléchira désormais.

— Allons, je veux bien encore attendre. Bienintentionnée, je t'ajourne à un an. Dans un an tu seras condamnée à un siècle de pénitence, à moins que tu n'aies, une seule fois — tu vois que je ne te demande pas grand'chose — fait un bien utile à une personne qui le mérite et à qui tes dons ne nuisent pas. Tes sottises, car tu en feras, ne compteront pas. Va et tâche de ne plus agir sans réflexion. »

II

Il y avait au pays de Normandie une ferme qu'on appelait la ferme du Grand-Jars. Cela venait de ce que, bien longtemps auparavant, on y avait possédé le jars le plus beau et le plus grand du pays. Les jars sont, tout le monde sait cela, les maris des oies, comme les coqs sont les maris des poules. Le grand jars était mort depuis des années, mais il avait laissé son nom à la ferme, où l'on élevait toujours beaucoup d'oies.

Les fermiers du Grand-Jars, Gilbert et Gilberte, étaient de braves gens très charitables. Un soir de printemps, une pauvre femme qui portait un enfant dans ses bras, vint tomber à leur porte, malade et n'ayant plus la force de parler. Ils la recueillirent, la couchèrent dans un bon lit et la soignèrent de leur mieux; mais ils ne purent l'empêcher de mourir dans la nuit sans avoir pu dire qui elle était.

Les fermiers adoptèrent l'enfant, qui était une

UNE PAUVRE FEMME VINT TOMBER A LEUR PORTE.

petite fille; et, ne sachant point son nom, ils l'appelèrent Fleur-de-Pommier, parce que la première fleur de leurs pommiers s'épanouit le jour de son arrivée. Elle grandit, douce, gaie et jolie à ravir. Toute petite, elle montrait une âme de bonne ménagère, mettant ses joujoux en ordre dès qu'elle ne s'en servait plus, et cherchant toujours à faire quelque chose d'utile. Dès qu'elle fut assez grande pour surveiller les oies, la fermière lui mit une baguette à la main, et l'envoya les faire paître dans un grand pré d'où l'on voyait la maison. Comme cela, tout en soignant son ménage,

elle pouvait voir Fleur-de-Pommier, et aller à son secours s'il fût passé par là quelque méchante personne ou quelque mauvaise bête qui eût voulu lui faire du mal.

Fleur-de-Pommier avait un petit cœur très tendre; elle aimait le fermier et la fermière, qui l'avaient élevée; et elle aimait aussi ses oies, qui la connaissaient et qui s'empressaient autour d'elle dès qu'elle paraissait avec sa baguette. Comme les journées sont longues, Fleur-de-Pommier, pour ne pas s'ennuyer, tenait à ses oies toutes sortes de discours, et elle était convaincue que ses oies la comprenaient : si elles ne lui répondaient pas, c'était faute de savoir parler.

Sa voix attira un jour l'attention de la pauvre Bienintentionnée, qui marchait les yeux baissés en laissant échapper de gros soupirs. Elle était au dernier jour de son année d'épreuve, et elle n'avait point encore rempli les conditions imposées par la reine des fées. Allait-elle donc passer cent ans en pénitence! Elle avait voulu protéger un jeune roi, très juste et très bon, et elle avait rendu ses voisins si jaloux qu'ils lui avaient déclaré la guerre : beaucoup de pauvres soldats étaient morts par sa faute, en dépit de ses bonnes intentions. Pour consoler une pauvre mère qui lui faisait pitié, elle l'avait aidée à cacher les fautes de son fils et à lui épargner le châtiment, et le fils était devenu un mauvais sujet, dont sa mère elle-même avait honte. Elle venait de donner une si belle poupée à une petite fille pauvre, que la petite fille ne pouvait plus souffrir ses simples vêtements et pleurait de n'être pas mise comme sa

LA FERMIÈRE L'ENVOYA FAIRE PAÎTRE LES OIES.

poupée. Du petit au grand, elle ne faisait que des sottises, la pauvre Bienintentionnée.

Elle se mit donc à écouter Fleur-de-Pommier qui causait avec ses oies; elle faisait les demandes et les réponses, et elle se passait de réponses au besoin.

« Là là, mes jolies, mes mignonnes, ne vous bousculez pas; il y a de l'herbe pour tout le monde....

BIENINTENTIONNÉE MARCHAIT LES YEUX BAISSÉS.

Hé! la Grise, veux-tu bien laisser ce serpolet à Blanchette! Elle y était avant toi.... Daudine, ne dérange pas la grande blanche, elle apprend à manger à ses enfants. Oh! la bonne mère! la belle couveuse! dix fois celle-ci.... Mangez mes belles,... nous n'en aurons pas toujours, vous de l'herbe et moi du pain.... Tu ne sais pas, toi, mon vieux jars, qu'il y a des méchants qui veulent nous chasser d'ici, parce que nous n'avons pas d'argent à leur donner.... Ah! si j'en avais, moi, de l'argent! mais les petites filles n'en ont point.... »

Bienintentionnée jugea le moment bon pour intervenir, et elle se montra à Fleur-de-Pommier.

Fleur-de-Pommier fut éblouie de sa beauté, mais elle n'eut pas peur et comprit tout de suite à qui elle avait à faire. Dans ce temps-là, on parlait très souvent des fées, de sorte que les petites filles pouvaient les reconnaître sans en avoir jamais vu.

« Bonjour, madame la fée! dit Fleur-de-Pommier en faisant une belle révérence.

— Bonjour, petite. Tu me plais, et j'ai envie de te faire du bien. Veux-tu devenir comtesse, comme la dame du château que l'on voit là-bas?

— Oh non! madame la fée! Je ne veux pas quitter le bon fermier et la bonne fermière qui m'ont élevée.

— Mais ils seraient comte et comtesse, et tu ne les quitterais pas. »

Fleur-de-Pommier réfléchit un instant.

« Non,... ils ne sauraient pas ce métier-là.... J'y ai été, moi, au château : la petite comtesse m'avait fait venir pour l'amuser.... Ils ont des manières de parler, de remuer, de marcher qui ne sont pas comme les nôtres : cela doit être bien ennuyeux! »

« Je crois que j'allais encore faire une sottise! se dit tout bas Bienintentionnée, et cette petite fille ferait une meilleure fée que moi. »

« Si vous vouliez..., reprit timidement Fleur-de-Pommier.

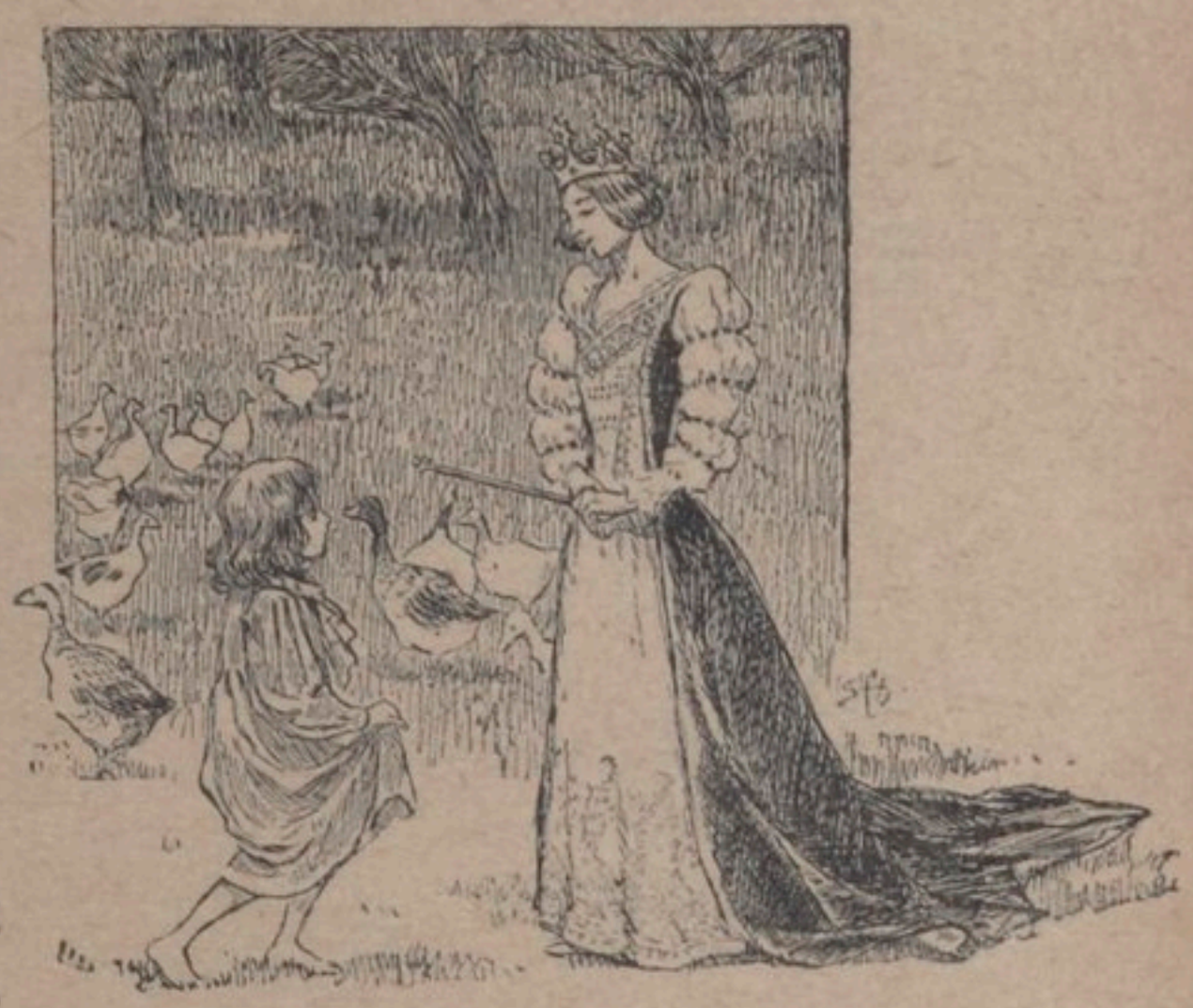
— Oui, je veux bien : demande-moi ce que tu désires.

— Voilà : on va nous renvoyer parce que le maître

est mort, et qu'on vend ses biens pour partager l'argent entre ses enfants. Papa Gilbert expliquait cela à maman Gilberte, et il disait : « Qui sait quels maîtres « nous allons avoir à présent! Si j'avais de l'ar- « gent, j'achèterais la ferme, et nous serions si heu- « reux, avec Fleur-de-Pommier qui ferait une si « bonne petite fermière! »

Bienintentionnée éleva sa baguette et traça trois cercles en l'air.

« Rentre tes oies, ma fille, et va demander à Gilberte les vêtements que tu portais quand tu es arrivée ici. Tu y trouveras ce qu'on n'y a jamais trouvé. »



« BONJOUR, MADAME LA FÉE. »

Elle disparut, et Fleur-de-Pommier se hâta de rentrer ses oies. On obéissait toujours aux fées : on savait qu'elles ne trompaient jamais.

Gilberte pourtant secoua la tête; elle avait bien savonné et plié les pauvres petits vêtements de Fleur-de-Pommier, et elle savait bien qu'il ne s'y trouvait rien. Cependant elle atteignit le petit paquet et le tendit à Fleur-de-Pommier.

« Oh! comme il est lourd, maman Gilberte! » s'écria l'enfant; et elle le déposa sur la table, où il rendit un son de métal. Elle le défit : il était plein de

pièces d'or et d'argent qui se mirent à rouler de tous les côtés. On appela le fermier pour en faire le compte.

« IL Y A DE QUOI ACHETER LA FERME. »

« Il y de quoi acheter la ferme et remplacer les outils usés! dit-il tout joyeux. C'est toi qui seras la maîtresse, Fleur-de-Pommier; la bonne petite maîtresse que nous aurons là!

— Je suis votre petite fille, et la ferme est à nous trois! » dit l'enfant en serrant dans ses bras caressants le fermier et la fermière.

III

Cette nuit-là, Bienintentionnée comparut devant le Conseil des fées. Mais la reine n'avait plus son air sévère, et toutes les fées lui firent fête. Il n'y avait que la fée Carabosse qui grognait dans un coin en compagnie de la fée Soussis et de quelques autres maussades personnes; mais c'était dans leurs habitudes, et l'on ne s'en étonna pas.

La ferme du Grand-Jars continua de prospérer, et Fleur-de-Pommier, quoiqu'elle en fût devenue la maîtresse, y garda ses oies comme si de rien n'était. Pourquoi pas? Elle les aimait, ses oies; et puis elle était encore trop petite pour faire beaucoup d'ouvrage dans la maison, et elle n'avait pas de goût pour la fainéantise. Elle conserva une grande reconnaissance à la bonne fée qui l'avait faite propriétaire; mais elle aurait été bien étonnée si on lui eût dit que la fée lui devait encore bien plus de reconnaissance. C'était pourtant la vérité.

L'HIRONDELLE DE PIGNA

Il y avait autrefois, il y a plus de deux cents ans, dans le village de Pigna, deux orphelins, le frère et la sœur, qui étaient nés le même jour; et ils s'aimaient beaucoup, comme cela arrive souvent entre jumeaux. Ils avaient douze ans, et vivaient avec une vieille parente dans une petite maison qui était à eux. Une bien pauvre petite maison; mais telle qu'elle était, ils l'aimaient et se promettaient bien de ne jamais la quitter. Un petit champ d'oliviers, quelques citronniers et une étroite bande de terre qu'ils appelaient le jardin et où ils faisaient pousser quelques légumes, entouraient la maison et leur fournissaient de quoi vivre : il ne leur fallait pas grand'chose.

Le garçon s'appelait Tonino et la fille Beppa. Tonino était grand pour son âge, fort, leste, et adroit

à tout ce qu'il faisait. Beppa savait déjà aussi bien tricoter des bas, soigner le ménage et faire la polenta que la vieille cousine Orsola, qu'on appelait « tante » parce que c'était plus respectueux. Elle avait de plus une voix merveilleuse, et elle n'avait pas besoin d'entendre deux fois une chanson pour la savoir. Aussi les voisins, quand ils se réunissaient, les soirs d'été, devant les portes, demandaient-ils toujours une chanson à Beppa, et le plus riche du village, le père Grilli, lui avait fait cadeau d'une mandoline dont elle grattait les cordes pour s'accompagner. Ils aimaient beaucoup cette musique-là; et si les petites hirondelles qui nichaient sous le rebord du toit passaient la tête hors du nid, ils disaient en riant que c'était pour écouter Beppa.

Beppa ne demandait qu'à le croire : elle aimait tant ses hirondelles! Elle assurait que c'étaient les mêmes qui revenaient tous les ans, et ni elle ni son frère n'auraient jamais détruit leur nid. On dit que ces oiseaux-là portent bonheur. Ce qui est vrai, c'est que cela porte toujours bonheur d'être bon envers les créatures du bon Dieu, si humbles et si faibles qu'elles soient.

Tonino et Beppa étaient donc heureux, lorsqu'un jour Tonino s'en alla à Ventimiglia, la grande ville la plus proche, pour vendre la récolte de leurs oliviers. Il emprunta pour cela la carriole et le mulet du riche voisin Grilli, et promit de revenir dès qu'il aurait livré sa marchandise et laissé reposer le mulet.

Il ne revint point, et Beppa passa la nuit à l'attendre en pleurant. Le lendemain matin, le voisin

Grilli partit pour la ville à la recherche de son mulet, de sa charrette et de Tonino. Il trouva le mulet et la charrette à l'auberge; mais l'hôte raconta que le jeune garçon était parti pour se promener au bord de la mer en attendant que sa bête fût reposée, et qu'on ne l'avait plus revu. On eut beau le chercher, on ne le retrouva point; et l'on finit par croire qu'il avait dû tomber du haut de quelque rocher dans la mer, et que les vagues l'avaient emporté.

ILS AIMAIENT BEAUCOUP CETTE MUSIQUE.

La cousine Orsola fit de son mieux pour consoler Beppa; mais Beppa ne voulait pas être consolée. Un jour — l'hiver avait passé sur la disparition de Tonino, et elles étaient toutes deux assises devant la maison — Orsola redisait pour la centième fois à la fillette qu'il fallait se faire une raison, que les larmes ne ressuscitaient pas les morts....

« Non! s'écria Beppa, je ne peux pas croire qu'il soit mort! Je ne l'ai pas vu, après tout.... Personne ne l'a vu.... J'ai tant prié la Madone de me le rendre! je ne lui demande que cela depuis six mois! »

Des cris d'oiseau se firent entendre en l'air, et Beppa, levant la tête, vit deux hirondelles, dont l'une paraissait lasse et ne battait des ailes que faiblement, qui tournoyaient au-dessus de la maison.

« Oh! mes chères petites hirondelles, vous voilà donc revenues! s'écria-t-elle. D'où venez-vous? Avez-vous vu mon frère? Oh! si vous savez où il est, dites-le-moi! »

Elle parlait encore, que les deux hirondelles s'abattirent sur le toit; mais celle qui paraissait malade ne put s'y tenir, elle glissa et vint tomber à terre aux pieds de Beppa, d'où elle essaya en vain de s'envoler.

« Pauvre petite, lui dit l'enfant, tu as fait une bien longue route, et tu n'en peux plus! Es-tu blessée? Quelque oiseau de proie t'a-t-il fait du mal? »

Elle releva doucement l'hirondelle, et tâta doucement ses jambes, ses ailes et son cou, cherchant si elle n'était point blessée. Ses doigts rencontrèrent comme un collier qui disparaissait sous les plumes et qui devait gêner beaucoup la pauvre bête. Elle l'enleva avec précaution : c'était une bande d'étoffe étroite et fine, enroulée plusieurs fois autour de son cou. L'oiseau débarrassé battit des ailes et parut soulagé.

« Pauvre petite bête, dit Beppa, elle avait dû accrocher son collier je ne sais où, et il s'était resserré; elle étouffait. Comme c'est méchant de mettre un ruban au cou d'une hirondelle!

« Mais voyez donc, tante Orsola, on dirait qu'il y a des mots écrits dessus! »

En effet, sur la bande d'étoffe on distinguait de très

petits caractères. Beppa avait de bons yeux, elle les eut bientôt déchiffrés.

« Qu'as-tu donc, petite? lui demanda Orsola en la voyant devenir toute pâle.

— Oh! tante Orsola! la Madone m'a entendue! Écoutez ce qui est écrit : « Tonino Amari, esclave de Ben Yousef, Alger. Sauve-moi, ma sœur Beppa! »

— Pas possible! dit Orsola toute saisie. Alger? Où est-ce, Alger?

— Je ne sais pas, mais j'irai. Oh! voisin Grilli, venez ici, vite, je vous en prie. »

Le voisin Grilli s'approcha, avec des gens du village qui l'accompagnaient.

BEPPA RELEVA DOUCEMENT L'HIRONDELLE.

Il écouta l'histoire merveilleuse, et lut le message de Tonino en hochant la tête.

« Hem! hem! dit-il, ce ne sera pas facile, de le tirer de là. Alger, c'est une ville des Barbaresques, qui vont sur leurs bateaux faire le tour des côtes. Ils descendent dans les endroits qui ne sont pas bien

défendus, et ils enlèvent l'argent, les choses précieuses et surtout les enfants et les jeunes gens : ils les emmènent dans leur pays et les vendent comme esclaves. Je comprends à présent ce qui est arrivé à Tonino : il sera allé se promener trop loin sur la côte, et les Barbaresques l'auront enlevé.

— Je veux aller le chercher. Où est-ce, Alger?

— Oh! c'est très loin, de l'autre côté de la mer. Et puis, son maître ne le rendrait pas : il l'a acheté et payé. As-tu de l'argent pour le racheter?

— De l'argent! Non, je n'en ai pas.... Si je vendais la maison?

— Elle ne vaut pas chère, ma pauvre petite, ta maison! Un jeune garçon fort et adroit comme Tonino vaut plus que cela. Et puis, quand tu arriverais à Alger, ta bourse à la main, crois-tu que ces brigands-là te rendraient ton frère? Ils prendraient ton argent, et te garderaient : cela leur ferait une esclave de plus, qui ne leur coûterait rien. »

La fillette se tordait les mains et pleurait.

« Il a écrit : *Sauve-moi, ma sœur Beppa!* Il faut que je le sauve! Comment faire, mon Dieu! comment faire? je ne sais rien, moi! Vous, voisin Grilli, vous, père Lorno, qui êtes des hommes d'âge, donnez-moi une bonne idée!

— Il y aurait bien quelque chose, dit le père Lorno, un vieux bonhomme qui avait été militaire dans sa jeunesse et qui connaissait le monde, mais ce sera bien difficile pour toi,... et puis, je ne sais même pas si ça existe encore....

— Dites toujours, père Lorno, je vous en prie!

— Eh bien, j'ai entendu raconter, la dernière fois que je suis allé à la ville, qu'il y a en France, dans un endroit qu'on appelle Marseille, de bonnes âmes qui quêtent de l'argent pour racheter les captifs. On parle surtout d'un prêtre, M. Vincent, qui sait si bien parler aux riches, qu'ils vident leur bourse dans sa main, et qu'ils le remercient, encore! Avec l'argent qu'on lui donne, il rachète le plus d'esclaves qu'il

« LES BARBARESQUES L'AURONT ENLEVÉ. »

peut; je ne sais pas comment il s'y prend, mais il s'entend pour cela avec les Barbaresques, qui le respectent beaucoup. Tout le monde dit que c'est un saint. S'il voulait s'intéresser à Tonino....

— J'irai trouver M. Vincent à Marseille, s'écria Beppa. Je vais partir tout de suite! »

Elle l'aurait fait comme elle le disait; mais on lui

fit comprendre qu'on ne partait pas ainsi pour un pareil voyage, et elle consentit à attendre au lendemain matin.

La nouvelle s'en répandit bientôt dans le village, et jusqu'au soir la maison de Beppa fut remplie de visiteurs qui voulaient voir l'écriture de Tonino et se faire raconter l'histoire. Chacun disait son mot, chacun donnait un conseil; tous avaient entendu parler des gens enlevés par les Barbaresques, et qui n'étaient jamais revenus. Aucun d'eux n'était jamais allé à Marseille; mais on savait que c'était en France, et qu'en suivant toujours la côte on finirait par y arriver. Seulement ce serait long : il fallait manger en route, et Beppa n'avait guère d'argent. Comment ferait-elle?

« Je chanterai pour gagner ma vie, je mendierai s'il le faut! s'écria l'enfant. Je ne crains rien; la Madone m'a envoyé l'hirondelle, la Madone me protégera. »

Le lendemain, au soleil levant, Beppa, en jupe rouge et corset noir, ses longues tresses arrangées en couronne autour de la tête, quitta Pigna, chargée de sa mandoline et d'un petit paquet de vêtements de rechange. La vieille Orsola pleurait.

« Ne pleure pas, tante, dit Beppa, et empêche qu'on ne fasse du mal à nos hirondelles, pour qu'elles continuent à nous porter bonheur. Je reviendrai avec Tonino. »

Il dura longtemps, le voyage de Beppa. Elle était sans cesse obligée de demander son chemin, et souvent des gens à qui elle s'adressait n'avaient jamais

entendu parler de Marseille. Heureusement qu'elle s'était fait nommer par le père Lorno plusieurs villes plus rapprochées par où elle devait passer; avec ces noms-là, elle réussissait à avancer tous les jours un peu. Elle n'osait pas suivre la côte de trop près, de peur d'être enlevée, elle aussi, par les Barbaresques; elle marchait sur les grandes routes, vers le soleil couchant, et quand elle rencontrait une ville, un village ou même une maison isolée, elle décrochait sa mandoline pendue à son cou et chantait une de ses jolies chansons.

BEPPA QUITTE PIGNA.

Il était bien rare qu'on la renvoyât sans lui donner un morceau de pain ou une pièce de monnaie; parfois on lui demandait pourquoi elle voyageait ainsi toute seule, et quand elle avait raconté son histoire, on la faisait souper avec la famille et coucher dans la grange. Quelquefois des gens charitables lui offraient une place dans leur charrette, ou la faisaient monter sur leur âne pour l'avancer et la reposer en même temps; et enfin, un beau jour d'été, elle arriva à Marseille.

Une fois là, elle se trouva plus embarrassée que jamais. Dans la campagne, on comprenait à peu près son patois, d'autant plus qu'elle n'avait pas de longues explications à donner. A présent c'était autre chose. Elle n'entendait rien au langage qu'on parlait autour d'elle : comment faire pour trouver M. Vincent et les personnes charitables qui rachetaient les captifs?

IL ÉTAIT RARE QU'ON LA RENVOYAT SANS LUI DONNER UN MORCEAU DE PAIN.

Toup à coup une phrase italienne frappa son oreille. Elle se tourna vivement.

« Allons au port », avaient dit deux jeunes garçons qui passaient près d'elle en courant.

« Oh! se dit-elle, il faut que je les rattrape pour leur parler; ils seront complaisants, puisque nous sommes du même pays. »

Elle courut après eux, et arriva bientôt à leur suite sur le port de Marseille. Mais ils allaient plus vite qu'elle; en se hâtant pour ne pas les perdre de vue, elle se heurta contre une pierre et tomba tout de son long. Elle poussa un cri de désespoir : les deux Ita-

liens venaient de disparaître derrière un amas de marchandises.

« Vous êtes-vous fait mal, mon enfant? » lui dit un vieux prêtre qui l'avait vue tomber et qui accourait pour la relever.

Beppa le regarda : il avait des yeux si bons, une figure si douce, malgré son grand nez qui ne le rendait pas beau, qu'elle se sentit tout de suite en confiance avec lui. Et puis, voyant à son costume qu'elle était Italienne, il lui avait parlé dans sa langue. Elle lui expliqua d'où elle venait et lui demanda s'il connaissait M. Vincent, qui était un saint et qui délivrait les captifs des Barbaresques.

« VOUS ÊTES-VOUS FAIT MAL, MON ENFANT? »

Le vieux prêtre rougit et eut l'air tout confus.

« Mon enfant, lui dit-il, c'est Dieu qui vous a conduite ici, pour que j'aie le bonheur de vous rendre votre frère. C'est moi qui suis M. Vincent; mais je ne suis pas un saint....

— Oh si! bien sûr! » s'écria Beppa en pleurant de joie et de reconnaissance.

M. Vincent, ou plutôt saint Vincent de Paul, car c'était lui, le sauveur des enfants abandonnés et des malheureux captifs, fit chercher dans Alger le riche Ben Yousef ; et le premier vaisseau qui ramena à Marseille un groupe d'esclaves rachetés portait Tonino, que sa sœur éperdue de joie attendait sur le port.

LE PREMIER VAISSEAU QUI REVINT PORTAIT TONINO.

Les deux enfants retournèrent dans leur pays, et grâce à la protection du bon saint, leur voyage fut plus prompt et plus facile que n'avait été celui de Beppa. Tous les habitants de Pigna leur firent fête; et pendant tout le reste de l'été il y eut toujours le soir devant leur porte une nombreuse compagnie, curieuse d'entendre le récit de leurs merveilleuses aventures. Et pendant qu'ils parlaient, les hirondelles du toit, qui élevaient leur petite famille dans le vieux nid respecté, tournoyaient en l'air, montant, descendant, rasant la terre, et frôlant parfois les conteurs du bout de l'aile, comme en signe de connaissance et d'amitié.

Aux premiers froids, un matin, on n'entendit plus

leurs cris aigus; et Beppa, regardant vers le sud, où le soleil est chaud tout l'hiver, les vit qui s'éloignaient à tire-d'aile et allaient se réunir à leurs compagnes pour traverser la grande mer. Elle leur envoya un baiser.

« Chères hirondelles, leur dit-elle, que la Madone vous garde pendant votre voyage, vous dont elle s'est servie pour me rendre mon frère; et revenez tous les ans nicher sous notre toit, pour continuer à nous porter bonheur. »

TANTE ÉLÉONORE

Le docteur Gray et sa fille Lizzie étaient assis en face l'un de l'autre à la table du déjeuner. Le docteur, unique médecin du gros bourg de Blackdale et des environs, était un homme d'environ quarante ans, à la figure sérieuse et même un peu triste. Sa physionomie s'éclairait d'un sourire lorsqu'il levait les yeux vers le joli visage de sa fille; mais une pensée amère venait bientôt effacer ce sourire, comme si la vue de Lizzie eût évoqué l'image d'une autre créature aussi charmante qu'elle, qui avait occupé cette place à table et qui n'y reviendrait plus jamais.... Lizzie était orpheline. Elle n'en était pas plus triste, ayant perdu sa mère si jeune, qu'elle n'avait pu garder d'elle qu'un très vague souvenir, et son père l'avait tant aimée et tant choyée, qu'elle se trouvait parfaitement heureuse et pouvait s'épanouir librement dans la gaîté de ses

seize ans. On n'a jamais vu un bouton de rose plus frais que Lizzie; un peintre l'aurait prise pour représenter Hébé. Gracieuse, souriante, toujours de bonne humeur, ce qui ne l'empêchait pas de posséder un petit cœur très tendre et de s'apitoyer aisément sur les maux de son prochain, intelligente et délicate, généreuse et serviable, Lizzie approchait de la perfection autant qu'il est possible à une fille d'Ève.

Ce jour-là ses jolis yeux bleus se voilaient d'inquiétude : le docteur paraissait triste pour tout de bon, et Lizzie se demandait s'il n'était pas malade, pour laisser sur son assiette un si gros reste de pudding : un pudding excellent, où elle avait mis la main pour qu'il fût meilleur. C'était une bonne petite ménagère que Lizzie, et elle en remontrait déjà à la vieille Mabel, qui avait fait son éducation culinaire.

Elle se leva doucement de table la première et alla passer un bras caressant autour du cou du docteur Gray.

« Mon cher petit papa, est-ce que vous avez du chagrin? Pensez-vous à maman? Cher papa, je vous aime pour deux : pour elle et pour moi!

— Oui, ma chérie, et moi aussi je vous aime pour moi et pour elle. Je peux bien penser à elle en vous regardant, vous lui ressemblez tant! Cela augmente à mesure que vous grandissez; vous voilà toute pareille à ce qu'elle était la première fois que je la vis.... »

Le docteur s'arrêta et étouffa un soupir. Lizzie se pencha et mit un baiser sur sa joue.

« Une lettre, monsieur! » dit la vieille Mabel en

présentant à son maître une grande enveloppe à large cachet de cire.

Le docteur la prit avec empressement, l'ouvrit et lut.... Lizzie le vit rougir, pâlir, et deux larmes coulèrent sur ses joues.

« Oh! papa! cher père bien-aimé! dites-moi ce que vous avez, pour que je vous console! Ne pleurez pas, cela me fait trop de peine! Répondez-moi, je vous en supplie, papa! »

Elle l'embrassait, elle essuyait ses larmes avec son petit mouchoir. Il fit un effort pour lui sourire.

« C'est passé, dit-il. Après tout, aujourd'hui n'est pas pire qu'hier; seulement j'avais espéré un instant.... Bah! n'y pensons plus : je vous ai et vous m'aimez, qu'ai-je besoin d'une autre affection?

— Quelle autre affection, papa? je ne comprends pas....

— Je vous ai parlé quelquefois de ma tante Éléonore, qui m'avait servi de mère après la mort de la mienne; et quand vous me demandiez où elle était et pourquoi nous ne la voyions jamais, je répondais qu'elle habitait les États-Unis. Mais ce que je ne vous ai pas dit, c'est que nous étions brouillés ensemble.

— Oh! pourquoi? Elle est donc méchante? car vous êtes si bon!

— Non, elle est bonne, très bonne; mais elle tient à ses idées. Elle m'avait élevé, voulait faire mon bonheur à sa manière et me choisir une femme; elle ne m'a jamais pardonné d'avoir épousé votre mère. Voilà dix-sept ans de cela; je lui ai écrit bien des fois, mes lettres me sont revenues sans avoir été décachetées,

et j'ai fini par ne plus écrire. Enfin son notaire, un brave homme qui voudrait nous voir réconciliés, m'a averti qu'elle revenait en Angleterre, où elle vient d'hériter d'une propriété qui n'est pas loin d'ici, et il s'est chargé de lui faire des avances de ma part. Il m'envoie sa réponse, qui est fort dure, comme vous pouvez en juger. « Dites à ce monsieur que je ne le connais plus. Il est possible que pour me rendre chez moi je traverse les lieux qu'il habite, mais je n'irai certainement pas le voir, et je lui défends de se présenter devant moi. »

« Vous voyez, ma chérie, c'est bien fini. Cela m'a causé un moment de chagrin : je l'aimais beaucoup, et je conservais encore un petit espoir.... Embrassez-moi et n'y pensons plus! »

Comme le docteur se levait de table, on vint le chercher pour un ouvrier qui s'était blessé dans une ferme, à plusieurs milles de Blackdale.

« Je ne reviendrai que pour dîner, dit-il à Lizzie. Vous ne vous ennuierez pas en mon absence? »

— Oh non! j'ai ce joli livre que vous m'avez donné, *l'Allumeur de réverbères*; je n'en suis encore qu'au petit chat, quand la méchante femme le jette dans le chaudron.

— Bon! je vois que vous avez du plaisir pour toute la journée. Au revoir, ma chérie. »

Le docteur partit, et Lizzie alla chercher son livre.

Elle n'avait pas envie de lire dans la maison : il faisait chaud, et il lui semblait qu'on étouffait entre quatre murs. Les ombrages du petit bois lui semblèrent un cadre parfait pour les aventures de Gerty

et de l'oncle True; elle prit son chapeau de paille, traversa le jardin et s'enfonça dans les allées vertes.

Elle avait d'avance choisi son endroit : une grosse roche moussue, au pied d'un énorme châtaignier, près d'un petit bassin où un ruisseau se déversait par une cascade en miniature. Elle y arriva, s'assit, jeta son chapeau auprès d'elle et s'éventa avec son livre; puis elle se mit à lire.

L'histoire de la pauvre Gerty avait sûrement de quoi la passionner; pourtant, à la fin d'un chapitre, une idée étrangère se glissa entre sa pensée et l'héroïne du livre. Cette tante Éléonore,... comment pouvait-elle être aussi injuste! Si son papa avait voulu épouser une demoiselle laide, maussade, méchante, comme telle ou telle qui se présentaient à sa mémoire, tante Éléonore aurait eu le droit de le trouver mauvais; mais sa maman, qui était si bonne, si aimable, si jolie, qui rendait tout le monde heureux autour d'elle! Et ne pas vouloir pardonner, au bout de dix-sept ans! La petite âme tendre et sans fiel de Lizzie ne pouvait comprendre qu'on gardât une rancune pendant dix-sept ans. Tout cela était bien triste.... Lizzie ne se souciait guère de la tante Éléonore; mais son cher papa avait pleuré.... Si elle pouvait savoir l'adresse de ce notaire, lui écrire, combiner avec lui une entrevue avec la tante Éléonore, sans que celle-ci la connût? Cela se voit dans les livres, ces choses-là.... Elle ferait tout son possible pour plaire à la tante, et quand elle y aurait réussi, elle lui dirait : « Je suis votre petite-nièce, pardonnez à papa pour l'amour de moi ».

Comme elle rêvait ainsi, un grand bruit arriva jusqu'à elle de la route, qui n'était pas éloignée : le galop de chevaux emportés, des cris, puis quelque chose comme un choc, des vitres cassées... et plus rien. « Il doit y avoir eu un accident », se dit Lizzie, et comme elle était à la fois brave et curieuse, elle courut de ce côté-là.

Elle ne s'était pas trompée. A quelques pas d'une porte pratiquée dans la haie qui entourait le petit bois, une voiture avait versé, et les chevaux s'étaient abattus. Le cocher et le groom, assis côte à côte sur le siège, avaient été jetés à terre, pas trop rudement, car ils se relevaient en s'époussetant après avoir constaté qu'ils n'avaient rien de cassé; mais une vieille dame et sa femme de chambre restaient muettes et immobiles dans la voiture. La femme de chambre n'était muette que de peur; sa maîtresse était évanouie.

Les deux hommes eurent bientôt fait de tirer la femme de chambre de la voiture; on en sortit aussi la vieille dame, qui ne revenait point à elle, Lizzie, s'approcha, au moment où le cocher disait : « Si on avait seulement un peu d'eau pour lui mouiller la figure!

— Attendez, j'en apporte à l'instant », leur cria Lizzie.

Elle courut au ruisseau, y trempa son mouchoir et revint baigner les tempes et le front de la malade, qui ouvrit les yeux et sourit en voyant cette charmante figure penchée vers elle.

« Vous allez mieux, madame? vous n'êtes pas

LIZZIE SE MIT A LIRE.

blessée? Si! votre main saigne; laissez-moi voir ce que c'est.

— Un éclat de vitre m'aura coupée, mais ce n'est pas profond; je le sens à peine. Merci, ma chère enfant; je vais bien et je pourrai remonter en voiture. John, les chevaux n'ont-ils pas de mal?

— Non, madame, répondit John qui venait, avec l'aide du groom, de relever les chevaux; mais la voiture a besoin d'une réparation. Je connais l'endroit, il y a un bon charron, je vais aller le chercher. Mais madame sera bien mal sur cette route, en plein soleil.

— Si vous vouliez bien, madame, venir vous mettre à l'ombre dans le petit bois,... il y a un ruisseau, et je laverais votre main qui saigne toujours; je pourrais même aller à la maison chercher de quoi vous panser.

— Vous êtes une bonne petite infirmière, à ce que je vois. Allons, j'accepte vos soins et votre hospitalité, pendant qu'on réparera la voiture. »

La vieille dame se mit en route, appuyée sur Lizzie, et elle fut bientôt installée sur le banc de mousse où la jeune fille avait laissé son livre et son chapeau. Lizzie baigna sa main d'eau fraîche, retira adroitement des éclats de verre restés dans la coupure, et pansa la main blessée avec de la baudruche et une bande de toile qu'elle avait couru chercher. Puis elle fit apporter des rafraîchissements à la vieille dame, lui vanta son sirop de groseille et ses petits gâteaux qu'elle avait faits elle-même, et lui offrit un bouquet de ses plus jolies fleurs. Pendant qu'elle voltigeait du bois au jardin ou à la maison, sa com-

pagne la regardait avec un sourire attendri, un peu triste parfois, et elle lui dit en soupirant : « Vos parents sont bien heureux! Moi, je suis seule au monde....

— Je n'ai plus que mon père, madame, mais il est si bon! » Et Lizzie, une fois partie sur l'éloge de son père, en eut pour longtemps. La vieille dame l'encourageait, la questionnait sur ses occupations, sur ses goûts, sur ses plaisirs; et elle répétait : « Que j'aimerais une fille pareille à vous! »

Toutes les deux, elles n'avaient point trouvé les heures longues. Il s'en était passé plusieurs, pourtant, lorsque la femme de chambre vint prévenir madame que la voiture était réparée et demander s'il fallait atteler.

« Sans doute! répondit la vieille dame. Adieu donc, ma chère enfant; notre connaissance a été courte, mais elle me laisse des regrets. Voulez-vous me dire votre nom? je penserai souvent à vous.

— Je m'appelle Lizzie Gray : et vous, madame? »

La vieille dame recula d'un pas.

« Je m'appelle Éléonore Mac Dean.

— Tante Éléonore! s'écria Lizzie. C'est vous qui faites pleurer papa!

— Comment? demanda la vieille dame en se rapprochant.

— Oui, il a pleuré ce matin, parce que vous avez refusé de le revoir. J'ai beaucoup de chagrin! je vous aimais déjà, et vous faites pleurer mon cher père!

— Et vous aussi, à ce que je vois, dit tante Éléonore en attirant Lizzie dans ses bras. Consolez-vous,

mon enfant; vous avez mieux plaidé sa cause que le notaire. Rosy, allez dire qu'on n'attelle pas : nous restons ici. »

Quand le docteur rentra pour dîner, il trouva trois couverts à sa table, et il faillit tomber de son haut en voyant une femme qu'il reconnut bien, malgré les dix-sept ans écoulés, venir à lui la main ouverte.

« C'est moi, mon neveu, lui dit-elle. Je vous avais défendu de vous présenter devant moi, et c'est moi qui me présente chez vous. C'est Lizzie qui en est cause. Si sa mère était pareille à elle, comme l'assure votre vieille Mabel, c'est vous qui aviez raison et c'est moi qui avais tort. Soyez meilleur que moi, et rendez une famille à votre vieille tante Éléonore. »

LA POIRE DE NOËL

La petite Marceline, bien emmitouflée dans un bon manteau, un boa de fourrure blanche autour du cou, s'en revenait chez elle avec sa tante. Il faisait froid, car on était à la veille de Noël; mais Marceline n'était pas frileuse; elle sautillait en marchant, parce qu'elle avait le cœur gai. Elle revenait de chez Mme Dormouard, une vieille dame qui l'aimait beaucoup. Mme Dormouard l'avait prise par la main et conduite dans son fruitier; et là, ayant choisi la plus grosse de toutes ses poires, elle la lui avait mise dans les mains en disant : « C'est pour toi, ce sera ton dessert de Noël ».

Mme Dormouard ne lui aurait pas donné une pareille poire si elle l'eût crue assez gourmande pour la manger à elle seule. Mais elle savait bien ce qui allait se passer. Dès que Marceline fut arrivée

dans la rue, elle commença à faire en idée des portions de sa poire. « Tante, nous la mangerons demain à dîner chez grand'mère. Il faudra que tout le monde en ait. Grand'mère pourra en manger, et grand-père aussi, n'est-ce pas?

« Ça n'est pas dur, une poire! Papa en aura, et puis maman, et puis toi; et puis mon oncle Georges, ma tante Louise et mes trois cousins.... Ça fait combien de morceaux, tante? Dix, n'est-ce pas? Tu sauras bien en faire dix morceaux, n'est-ce pas?

— Et même onze, répondit la tante en riant; car tu as oublié la part de Marceline.

— Ah! c'est vrai. Onze alors. Elle est si grosse, ma poire! et elle sera très bonne! »

Marceline et sa tante passaient sous un bec de gaz qu'on était en train d'allumer. La lumière jaillit tout à coup, et éclaira une enfant de dix à douze ans, pâle et chétive, vêtue d'une méchante robe d'indienne que le vent collait contre ses jambes, et qui tendit sa pauvre main maigre en murmurant : « La charité, s'il vous plaît! nous n'avons pas de pain! »

La tante s'arrêta et fouilla dans sa poche. « J'ai oublié mon porte-monnaie : je n'ai rien du tout, ma pauvre petite! J'en suis bien fâchée! »

L'enfant poussa un profond soupir et s'écarta de leur chemin. Marceline réfléchissait. Pas de pain! Elle rougit au souvenir de tous les morceaux de pain qu'elle avait perdus, depuis sept ans qu'elle était au monde. Sa tante n'avait pas son porte-monnaie; sans cela, elle aurait donné des sous à la petite fille, qui serait allée acheter du pain.

Marceline n'avait pas de sous non plus,... mais... une poire c'est nourrissant,... ce n'est peut-être pas aussi nourrissant que du pain, mais c'est bien meilleur.... Et Marceline, étouffant un soupir à la pensée de ses onze morceaux de poire, tourna la tête vers la petite mendiante qui s'en allait lentement.

« Tante, dit-elle timidement, tu n'as rien,... moi, je lui donnerais bien ce que j'ai.... »

Elle soulevait sa poire dans ses deux petites mains, et ses yeux brillaient.

La tante la regarda et comprit.

« Fais ce que tu voudras, ma chérie; c'est à toi ! »

Marceline prit sa course et eut bientôt rejoint l'autre enfant.

« C'EST POUR TOI, CE SERA TON DESSERT DE NOEL. »

« Tiens, prends ma poire, dit-elle en la lui mettant dans les mains. Je n'ai que cela; une autre personne te donnera peut-être du pain pour manger avec. »

Marceline ne comprit pas pourquoi ce soir-là toute sa famille l'embrassa encore plus tendrement qu'à l'ordinaire. Elle n'avait raconté à personne l'histoire de sa poire. D'abord, elle savait déjà qu'on ne doit pas se vanter de ce qu'on a fait de bien; et puis, cette

poire était si belle, et elle devait être si bonne! Elle ne voulait pas donner de regrets à son papa, à sa maman, à ses petits cousins surtout, qui auraient été si contents d'en avoir un morceau. Mais la tante, qui n'avait pas les mêmes raisons pour se taire, n'eut rien de plus pressé que de dire à toute la maison ce qu'avait fait sa petite chérie.

Pendant que Marceline rentrait dans la maison bien close et bien chauffée, la pauvre petite mendiante retournait aussi chez elle. C'était un pauvre logis, son chez-elle; deux mansardes tout en haut d'une vieille maison de la rue du Vieux-Versailles. La mère de Jeanne, la petite fille à qui Marceline avait donné sa poire, était veuve et gagnait sa vie à coudre; son fils aîné, Louis, gagnait de bonnes journées dans son métier de jardinier; mais il venait d'être malade, et depuis qu'il était guéri il n'avait pas encore pu retrouver d'ouvrage. La mère avait dépensé tout ce qu'elle avait d'argent pour le soigner, de sorte qu'ils n'avaient plus de quoi payer le boulanger et acheter du charbon.

Aussi, comme il faisait froid dans les pauvres mansardes, où le poêle restait éteint! Ce jour-là, pendant que la mère se dépêchait de finir un ouvrage pour le rendre, Jeanne était sortie, et avait essayé de mendier, quoique cela lui fît bien honte, à la pauvre petite!

Maintenant elle se hâtait de rentrer; elle ne pensait pas à manger sa poire, mais elle savait que ces beaux fruits-là se vendent très cher; sa mère la porterait à la fruitière du coin, qui la lui achèterait

sûrement; et avec l'argent on aurait du pain. Elle était toute joyeuse en montant son escalier.

Il y avait de la lumière chez elle et le poêle ronflait. « Jeanne, lui dit sa mère, d'où viens-tu donc? » Et elle lui raconta qu'elle était allée porter son ouvrage et qu'on l'avait payée. « Cela fait que vous dînerez ce soir, mes pauvres enfants, ajouta la veuve. J'ai de l'ouvrage assuré pour toute la semaine; si Louis pouvait en trouver aussi!

— Oh! maman, il en trouvera! s'écria Jeanne. Tout ira bien, tu verras! c'est la bonne petite fille qui nous a porté bonheur. »

LA TANTE S'ARRÊTA ET FOUILLA DANS SA POCHE.

Et comme la mère demandait ce qu'elle voulait dire, Jeanne lui montra sa poire et raconta d'où elle lui venait.

Comme pour donner raison à Jeanne, Louis rentra tout joyeux. Son patron venait d'être demandé pour aller travailler dans les serres d'un grand propriétaire des environs et il l'emmenait avec lui.

Le lendemain, il faisait une belle gelée; et il y avait sur le canal beaucoup de patineurs et de patineuses, de promeneurs et de petits traîneaux. Louis

et Jeanne y allèrent pour tâcher de gagner quelques sous. Jeanne étalait sur la berge un morceau de vieux tapis pour faire asseoir les dames qui voulaient se reposer, et elle gardait les manteaux des personnes qui avaient trop chaud; Louis donnait des leçons de patinage et aidait les gens à ôter ou à mettre leurs patins.

De temps en temps sa sœur et lui balayaient la neige.

« Oh! Louis! vois donc! s'écria Jeanne, cette petite demoiselle qui a de grands cheveux blonds frisés pendant sur son manteau gris; c'est elle! »

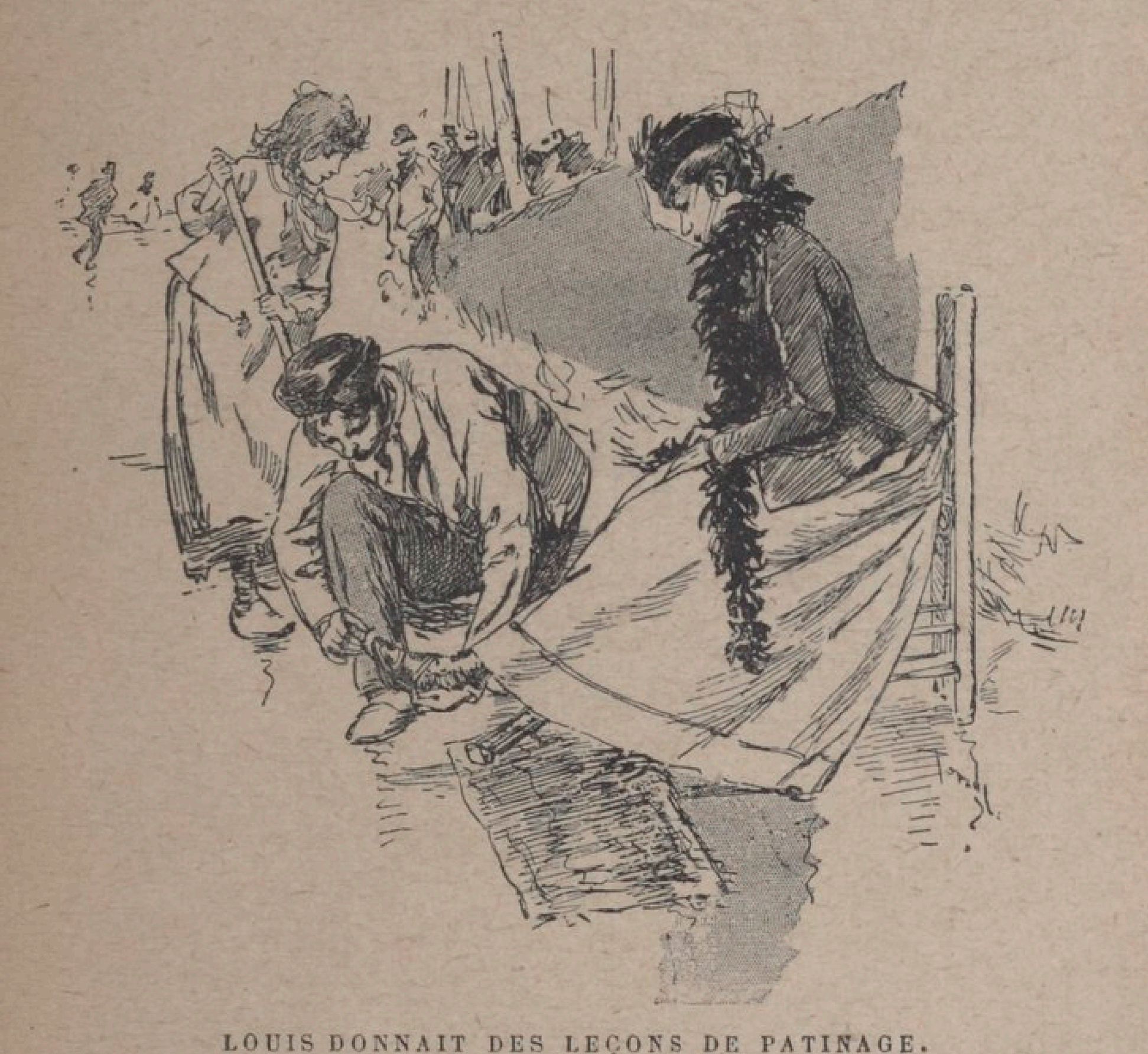
Louis ne demanda point ce qu'elle voulait dire. *Elle*, c'était la petite fille qui lui avait donné la poire : il n'avait pas besoin d'explications pour en être sûr.

« Je voudrais bien qu'elle vînt par ici, reprit Jeanne; j'ai été si sotte hier, je ne l'ai pas remerciée. Vois comme elle patine bien! elle donne la main à la dame qui était avec elle hier au soir.... Ah! la voilà entre deux petits garçons,... elle va toute seule à présent.... Oh! mon Dieu, elle va du côté des roseaux, la glace n'est jamais bien prise par là.... Ah!... »

A ce cri poussé par Jeanne, d'autres cris répondirent, ceux des petits cousins de Marceline, qui venaient de la voir disparaître sous la glace. La tante accourut; de tous les côtés arrivèrent en toute hâte des gens qui disaient : « Qu'y a-t-il? — Un enfant sous la glace. — Où? — Là-bas. — Non, du côté de Trianon. — Du tout, c'est dans les roseaux,

dans le bras de la Ménagerie. — Il faut aller au club chercher des échelles, des cordes. — Personne ne sait-il plonger? — A qui est l'enfant? »

Pendant que les bavards tenaient tous ces discours inutiles, Louis était parti comme une flèche. Il arriva



LOUIS DONNAIT DES LEÇONS DE PATINAGE.

au bord du trou où la petite fille venait de disparaître. Il plongea, nagea un moment sous la glace, et reparut bientôt, soulevant au-dessus de l'eau la petite tête pâle de Marceline, les yeux fermés, semblable à une morte. On l'emporta au club, où à force de soins on la fit revenir à elle.

« Papa! maman! tante! ne pleurez pas, je ne me

suis pas noyée ! dit-elle. Mais qui est-ce qui m'a tirée de l'eau?

— C'est ce brave garçon, qui ne veut pas s'en aller avant de t'avoir vue en bonne santé ! C'est providentiel qu'il se soit trouvé là tout près.

— Faites excuse, monsieur, répliqua Louis; je n'étais pas tout près ; seulement j'ai vu la chose tout de suite et j'ai pris mes jambes à mon cou. Je regardais la

LOUIS REPARUT SOULEVANT LA TÊTE DE MARCELINE.

petite demoiselle, parce que ma sœur l'avait reconnue. Ma sœur, c'est Jeanne, à qui la demoiselle a donné sa poire hier. Vous pensez si j'ai été content de pouvoir faire quelque chose pour elle !

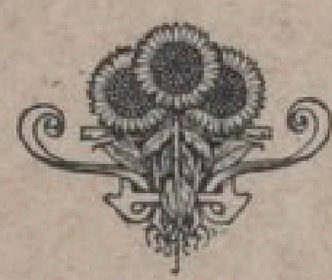
— Vous lui avez sauvé la vie, mon garçon, rien que cela ! Pour une poire, c'est bien payé ! mais à notre tour nous ne serons pas ingrats. »

Il y a environ dix ans que ces choses se sont passées. Les parents de Marceline ont procuré de l'ouvrage à la veuve et lui ont monté un petit commerce

de lingerie. Jeanne travaille avec elle et l'aide au magasin. Louis est un très habile et honnête jardinier. La culture à laquelle il donne le plus de soin

« VOUS LUI AVEZ SAUVÉ LA VIE, MON GARÇON. »

est celle des poiriers : et tous les ans, ses plus beaux fruits, soigneusement triés, sont placés en bel ordre dans une corbeille que Jeanne porte à Marceline, en souvenir de la poire de Noël.



VOILÀ CE QUE C'EST!

Chacun en ce monde a son péché mignon. L'espèce humaine est inconsidérée, et faute de se préoccuper de l'avenir, la plupart des gens agissent à l'étourdie, quittes à s'en mordre les doigts un jour. Ils disent alors : « Si j'avais su ! » mais cela n'arrange en rien leurs affaires.

Le péché mignon de Bernard, le valet de la *Pie enguirlandée*, l'auberge la plus renommée de la ville de Kreisnacht, c'était le désir de faire fortune. Désir bien naturel, direz-vous. Sans doute, si l'on travaille avec ardeur, de toutes ses forces et de toute son intelligence pour augmenter le nombre des millionnaires qui sont partis de leur village en sabots ; mais Bernard rêvait de faire fortune sans se donner de peine. Il y a continuellement, n'est-ce pas, dans un pays ou dans un autre, quelque loterie alléchante

dont les billets ne coûtent pas cher. Penser que pour vingt sous on peut gagner un lot de cent mille francs et même davantage! Les têtes faibles n'y résistent pas, et Bernard était une tête faible : tous ses gages, tous ses pourboires s'en allaient en billets de loterie. Il n'avait jamais un sou vaillant; et si son patron, l'opulent M. Frisch, l'hôte de la *Pie enguirlandée*, ne l'eût gratifié de ses défroques hors d'usage, je ne sais vraiment pas de quoi il aurait été habillé. Du reste, bon garçon, le cœur sur la main, et toujours disposé à rendre service — pourvu qu'il ne lui en coûtât pas d'argent.

Le péché mignon de la vieille Mme Rowbel, c'était la gourmandise et l'amour de son bien-être. Elle vivait seule, et comme sa santé était excellente, elle jouissait pleinement des bons petits plats doux qu'elle se cuisinait avec amour, du bon fauteuil qu'elle s'était rembourré avec des oreillers, et de toutes les bonnes petites inventions auxquelles elle se livrait journellement pour être plus à son aise. Du reste, toujours de bonne humeur, polie et serviable, toujours prête à faire part de ses recettes, de ses doses pour le café, de ses procédés particuliers pour réussir tel ou tel plat, et de toutes ses petites finesses culinaires. C'était sa manière d'être généreuse; quant à son argent, si elle n'en donnait pas, ce n'était pas qu'elle fût avare, c'est qu'elle craignait de n'en pas avoir assez pour elle.

Et le péché mignon de Mlle Dorothée, la servante du notaire? Il n'y avait qu'à la regarder pour le deviner : c'était la vanité, péché qui vide la bourse

encore plus vite que les deux autres. Mlle Dorothée aimait le spectacle; et comme la femme du machiniste du théâtre était un peu sa cousine, elle pouvait voir la comédie gratis toutes les fois qu'il y avait une troupe de passage à Kreisnacht. Ce qui la frappait le plus, c'étaient les soubrettes, et leur attifement coquet. « Soubrette, servante, c'est tout un, pensait-elle : je suis donc une soubrette. Et pourquoi ne porterais-je pas comme elles des fichus de gaze, des bonnets de dentelle perchés sur le haut de la tête, des croix d'or pendues à des colliers de velours noir, et le reste? » Ce beau raisonnement une fois admis, Dorothée aurait volontiers fait le ménage et récuré les casseroles, costumée en Lisette ou en Marton, si sa maîtresse ne s'y fût absolument opposée. Obligée de renoncer aux fichus de gaze et de se contenter de ses cheveux pour coiffure, elle se rattrapa sur les pieds, et introduisit les siens dans des bas rayés et de petites pantoufles à talons très découvertes : ce n'était ni solide ni chaud, mais c'était une vraie chaussure de soubrette.

Or il arriva qu'un matin d'hiver, Mlle Dorothée eut à sortir pour aller aux provisions. Elle monta d'abord dans sa chambre pour faire un brin de toilette, c'est-à-dire qu'elle ajusta un jabot de dentelle sur le devant de son corsage. Puis elle releva au-dessus du coude les manches de sa robe : le costume de soubrette exige les bras nus; et elle s'en alla chargée d'un vrai panier de marché, tel que les soubrettes n'en portent guère. La rue était pleine de neige, où s'enfonçaient ses jolies pantoufles, et le

froid rougissait ses bras nus; mais elle se trouvait belle, et cette idée lui tenait chaud.

Quand elle eut fait ses emplettes, elle flâna un peu aux devantures des magasins. Histoire de s'amuser, vous comprenez; car elle n'avait besoin de rien et ne voulait rien acheter. Mais il est écrit : « Ne nous induisez pas en tentation ». Un démon malin dirigea les regards de Dorothée vers un étalage de lingerie élégante, et au milieu de cet étalage elle put admirer un tablier en fine mousseline, orné de broderie, avec une bavette en cœur encadrée de dentelle.... La soubrette de la dernière pièce qu'elle avait vu en portait un presque pareil,... pas aussi joli, pourtant.... « Si je l'achetais? Madame me fait bien mettre un tablier de percale festonné en bas, pour ouvrir la porte à ses visites : percale ou mousseline, cela ne fait pas grande différence.... Madame ne dira rien.... Cinq francs! juste ce qui me reste de mon dernier mois de gages.... Je serai payée dans quinze jours, et je n'aurai besoin de rien d'ici là, bien sûr.... »

Dorothée entra dans le magasin et n'en ressortit qu'avec le joli tablier épinglé sur sa robe de travail. Il n'y faisait pas trop bonne figure, mais elle se trouvait superbe.

Elle hâtait le pas, pour regagner le temps que son achat lui avait fait perdre, lorsqu'elle entendit des cris d'enfants devant l'hôtel de la *Pie enguirlandée*. En approchant, elle distingua, entrecoupés par des sanglots, ces mots : « Ma pauvre maman,... ma pièce de cinq francs.... Mon Dieu! mon Dieu! »

C'était une petite fille de six ou sept ans qui se

lamentait en se fourrant le poing dans les yeux, et Bernard, accroupi devant elle, semblait chercher dans la neige quelque objet introuvable.

« Qu'est-ce que vous cherchez là, Bernard? un gros lot? lui demanda-t-elle en riant.

— Je cherche la pièce que cette petite a perdue », répondit Bernard. Et en même temps, la vieille Mme Rowbel, qui s'en allait à la brasserie chercher de la bière, s'approcha et dit à l'enfant :

« Quel chagrin as-tu, ma mignonne?

— J'ai perdu ma pièce de cinq francs, répondit la petite en pleurant toujours. Il n'y en avait qu'une à la maison.... Maman m'a dit : « Va la porter au bou- « langer et prie-le de nous donner encore un peu de « pain... ». Nous lui devons de l'argent au boulanger, et nous ne pouvons pas le payer parce que papa a été malade.... Et nous n'aurons pas de pain,... et maman pleurera!

— Mais comment l'as-tu perdue? demanda Dorothée.

— Je la tenais dans ma main.... C'est un grand chien qui courait qui m'a jetée par terre.... Et je l'ai lâchée, et elle s'est perdue dans la neige.... Oh! ma pièce de cinq francs! »

Dorothée ne riait plus. Cinq francs! le prix de son tablier. « Si j'avais su! » pensa-t-elle.

La vieille femme avait posé par terre son beau cruchon de grès bleu à couvercle d'étain, et elle s'était penchée sur l'enfant pour lui donner des consolations. De l'argent eût mieux valu; mais Mme Rowbel n'en portait jamais sur elle, de peur d'être tentée de le dépenser pour quelqu'un. Comme

elle avait le cœur sensible, elle s'apitoya largement sur le malheur de la petite fille. Dorothée lui donna la réplique, et Bernard, tout en répétant avec elle : « Quel guignon, en voilà-t-il un, de malheur! » regrettait ses derniers cinq francs, qu'il avait placés dans la loterie du Lingot d'argent. « Si j'avais su! » se disait-il.

« Bernard! » cria tout à coup, du perron de l'hôtel, la voix retentissante de maître Frisch. « Qu'est-ce que c'est ce rassemblement? » ajouta-t-il d'un ton radouci, en reprenant son air habituel de bonne humeur.

Dorothée, comme la langue la mieux pendue de la société, lui raconta l'aventure.

Quand elle eut fini, maître Frisch haussa les épaules; puis, tirant une pièce de son gousset :

« Et vous lui faites des tas de discours, comme si ça pouvait payer le boulanger! Tiens, Bernard, passe-lui cette pièce de cinq francs.... Ou plutôt va avec elle, de peur qu'elle ne la perde encore.

— Remercie le bon monsieur, marmotta la vieille femme à l'oreille de la petite. Voilà ce que c'est que d'être riche!

— Oui, voilà ce que c'est! » répéta Bernard en écho. La figure de Dorothée disait la même chose.

« Si vous croyez que je ne vous comprends pas! leur dit l'aubergiste. C'est vrai, une pièce de cinq francs, c'est quelque chose, et tout le monde ne peut pas la donner; mais à vous trois, est-ce que vous n'auriez pas pu?... Non? Eh bien, je dirai à mon tour : voilà ce que c'est que de gaspiller tout

DOROTHÉE RACONTA L'AVENTURE A MAÎTRE FRISCH.

ce qu'on gagne, en fanfreluches inutiles à se mettre sur le corps, ou en billets de loterie qui ne sont que des attrape-nigauds;... ou bien encore d'aimer trop son café, son tabac, sa petite goutte de liqueur et un tas d'autres superfluités.... Il se trouve des occasions où l'on serait bien aise d'avoir quelque chose à donner, et on en est pour ses regrets.... Je ne dis rien pour Mme Rowbel (et d'un geste dédaigneux il indiquait la vieille femme qui rentrait chez elle, emportant son cruchon que dans son trouble elle oubliait d'aller faire remplir), je ne dis rien de Mme Rowbel, elle est trop vieille pour se corriger; mais vous deux, qui êtes jeunes, est-ce que cela ne vous fera pas réfléchir? Moi qui vous parle, j'ai commencé par panser les chevaux, ici même; mais je travaillais dur et je ne me passais pas de fantaisies. Aussi j'ai pu à l'occasion aider plus pauvre que moi, et je suis devenu maître de l'auberge, ce qui me permet maintenant de donner selon mon bon plaisir. Il vaut bien la peine de se priver un peu pour en arriver là, j'espère! »

L'aubergiste rentra chez lui sans attendre de réponse. C'était un homme judicieux, et il pensait que quand on a dit de rudes vérités aux gens, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de les laisser à leurs réflexions. Bernard, tout penaud, prit la petite fille par la main pour la conduire chez le boulanger. Dorothée arrêta l'enfant.

« Dis-moi ton adresse, petite, et le nom de ton père. Dans quinze jours je toucherai mon mois, et j'irai te porter quelque chose.

— Tiens! c'est justement ce que j'allais lui dire! ajouta Bernard.

— Voyez-vous ça! les beaux esprits se rencontrent », répliqua Dorothée, remise en gaîté par ses bonnes résolutions.

Et elle se dépêcha de rentrer pour ôter ses petites pantoufles, car elle s'apercevait maintenant qu'elle avait les pieds gelés. Quant à son tablier, elle ne le trouvait plus joli du tout.

Ce fut à la suite de cette petite aventure que Mlle Dorothée renonça tout à fait aux ajustements des soubrettes, et que Bernard remplaça les billets de loterie par un livret de caisse d'épargne.

Pour dame Rowbel, il faut croire qu'elle n'était pas encore trop vieille pour se corriger, car on la vit plus d'une fois tirer des sous de sa poche pour les donner à des pauvres. En même temps, l'épicier liquoriste du coin, qui tenait aussi un bureau de tabac, constatait qu'elle faisait plus rarement remplir sa tabatière, et que sa consommation de sucre et d'anisette était fort diminuée. C'était certainement regrettable pour lui; mais que voulez-vous? on ne peut pas contenter tout le monde à la fois. L'épicier était riche : il pouvait facilement supporter cette perte.

PÊCHE A LA TRUITE

Vous n'avez jamais vu plus beau couteau que celui de mon cousin Robert : six lames d'acier brillant, et un manche en écaille. J'en fus ébloui quand il arriva en Alsace, chez mon oncle Schlossig, où nous devions passer les vacances tous les deux. Mon cousin Robert venait de Paris, et il nous méprisait un peu, nous autres provinciaux ; il prétendait tout connaître et avoir tout vu. Cela agaçait mon oncle Schlossig, et faisait rire ma cousine Suzel. Moi, j'étais un grand naïf, malgré mes quatorze ans et demi, et je croyais tout ce que disait le cousin.

Il en profita pour m'attacher à son service, et m'employer toute la journée à lui faire ses commissions, à m'envoyer de-ci, de-là, à me charger d'un tas de corvées. Et comme il avait remarqué mon admiration pour son couteau, il me disait toujours, quand

je faisais mine de regimber : « Fritz, si tu es complaisant, je te donnerai mon beau couteau ». Avec cela il m'aurait fait aller au bout du monde ; mais en fin de compte il le gardait pour lui, son beau couteau!

Je m'en plaignis un jour à ma cousine. Elle était un brin malicieuse, Suzel : elle réfléchit un moment et me dit : « J'ai une idée : tu auras le couteau ».

« JE TE DONNERAI MON BEAU COUTEAU. »

Le soir, elle mit le cousin sur le chapitre de la pêche. Il était grand pêcheur à la ligne, et il n'en finissait plus, quand il parlait de vers de vase, d'asticots, de mouches artificielles, etc. Cette fois, Suzel l'interrompit au milieu de son discours.

« Nous n'avons pas besoin de tout cela pour prendre du poisson, nous autres! lui dit-elle d'un ton dédaigneux.

— Comment? pas de vers, pas de mouches? Qu'est-ce que vous mettez donc au bout de votre ligne?

— Nous n'avons pas besoin de ligne.

— Vous pêchez au filet?

— Pas de filet non plus. Nous sommes très adroits, en Alsace; nous prenons le poisson à la main.

— Ah! par exemple, ma cousine, vous plaisantez. Je vous défie bien de me faire voir cela.

« J'EN RETIRAI UNE BELLE TRUITE QUI FRÉTILLAIT AU SOLEIL. »

— Parions que si !

— Parions que non ! Que parions-nous?

— Votre couteau, que je donnerai à Fritz : il y a assez longtemps que vous le lui promettez. »

Robert rougit : « S'il ne l'a que comme ça ! Mais soit : je tiens le pari. A quand la pêche?

— A demain matin : n'y manquez pas. »

Mon oncle Schlossig riait, et je songeais avec bonheur aux six lames du couteau d'écaille. Nous avions compris tous les deux : c'était comme si je tenais le couteau.

Le lendemain, nous étions levés en même temps que le soleil. Mon oncle vint avec nous, pour être juge du pari, dit-il ; et Suzel prit un grand panier pour y mettre notre pêche. La rivière n'était pas loin ; une jolie rivière qui dévalait sur une pente à travers le bois, regimbant à chaque instant contre les grosses pierres qui encombraient son lit. Suzel s'assit sur une roche ; je relevai mon pantalon aussi haut que je pus, et j'entrai dans l'eau.

« Tu vas te noyer ! me cria Robert.

— Oh que non ! l'eau n'est pas profonde. »

Je soulevai une pierre, je vis remuer quelque chose,... je fourrai ma main dans un trou, et j'en retirai une belle truite qui frétillait au soleil : on aurait dit un poisson d'argent. Robert était ahuri de surprise.

« Tiens ! porte-la à Suzel ! » lui dis-je en lui tendant ma truite.

Pendant qu'il la portait, j'en attrapais une autre. Mon oncle, voyant que la pêche donnait si bien, descendit dans la rivière à son tour, et bientôt Robert, saisi d'émulation, vint nous retrouver. Mais il ne con-

naissait pas cette pêche-là ; il ne prit rien, et se contenta de porter nos poissons à Suzel.

Quand le panier fut plein, nous remontâmes sur le bord. Robert tira d'un air confus son couteau et le tendit à Suzel, qui me le donna.

ROBERT TENDIT SON COUTEAU A SUZEL.

« A la bonne heure, garçon, lui dit mon oncle, tu t'exécutes de bonne grâce. Rappelle-toi désormais — car il faut toujours tirer une morale de ce qui nous arrive — qu'il faut tenir ce qu'on promet, et ne promettre que ce qu'on veut tenir; et qu'à tout âge on a toujours quelque chose à apprendre. A présent, allons porter nos truites à la cuisine. »

A LA FERME

Pierre avait six ans, et il était encore en nourrice. C'est rare, n'est-ce pas? Aussi avait-il fallu pour cela des circonstances tout à fait extraordinaires. Quand il était né, son père, qui était ingénieur, allait partir pour faire de grands travaux en Russie, du côté de l'Oural. Sa femme voulait le suivre, mais on n'osait pas emmener un si petit enfant, à qui le climat ne conviendrait peut-être pas; plus tard, quand on serait installé, on tâcherait de venir le chercher. On le confia donc à une bonne fermière qui promit d'avoir soin de lui et de l'aimer comme ses propres enfants; et elle tint parole, car Pierre fut parfaitement heureux à la ferme, et s'y porta comme un charme. Il grandit en liberté, comme les petits paysans. Il savait bien qu'il avait quelque part, très loin de la France, un papa et une maman, et même une petite sœur, car il lui

était né une sœur en Russie, et c'est même ce qui avait empêché de venir le chercher aussitôt qu'on aurait voulu ; mais comme il ne les connaissait pas, il ne pouvait pas se faire du chagrin de leur absence.

Il avait donc six ans lorsque son père, ayant fini ses travaux, revint en France. « Allons chercher Pierre », lui dit sa femme, dès qu'ils eurent une maison où habiter; et la petite sœur Thérèse, qui avait quatre ans, répéta, en sautant de joie : « Allons chercher Pierre ! »

On partit, emportant de quoi habiller Pierre à la mode de Paris : la maman ne se fiait pas trop au goût de la nourrice. On ne l'avait point prévenue : à quoi bon? elle ne quittait jamais sa ferme, ni Pierre non plus, sans doute.

Elle reconnut tout de suite les voyageurs, la fermière Véronique; et il fallait l'entendre se récrier : « Ah! monsieur! ah! madame! qu'il y a donc longtemps qu'on ne vous a vus! La belle petite demoiselle! est-elle forte pour son âge! Vous allez prendre quelque chose : du lait doux? de la crème? le pain est fait de ce matin. La petite demoiselle aime-t-elle les crêpes? Jeannette! va-t'en vite cueillir des fraises, et des framboises au jardin! Pierre! Pierre! Je suis sûre qu'il est fait comme un voleur : si j'avais su que vous arriviez, je lui aurais mis ses beaux habits.... »

Pierre qui s'entendait appeler de tous les côtés, avait fini par se décider à venir. Il s'amusait pourtant bien! Il avait découvert derrière une haie une petite sablonnière de beau sable jaune, fin et doux, et il y avait traîné sa brouette, ou plutôt son tombereau,

véhicule d'aspect très primitif, mais solide, où l'on pouvait mettre tout ce qu'on voulait. Pierre y charroyait tantôt des pierres pour se bâtir une maison, tantôt de l'herbe pour les lapins, ou toute autre chose dont l'idée lui venait. Ce jour-là, il remplissait son tombereau de sable; et il avait pour compagnon de jeu le gros Thomas, le plus jeune fils de la fermière, qui travaillait de toutes ses forces à faire entrer le sable à poignées dans une vieille marmite.

« Attends-moi là, Thomas, je vais revenir », dit-il; et il prit sa course vers la maison, nu-pieds comme il était, coiffé d'un vieux chapeau déformé et n'ayant qu'un gilet sur sa chemise.

« Le voilà, madame! cria la fermière en le voyant apparaître sur la porte, rouge et ébouriffé. Pierre, c'est ta maman! c'est ton papa! c'est ta petite sœur! »

Pierre regarda ce beau monsieur, cette belle dame et cette petite fille habillée de dentelle comme la bonne Vierge de l'église, et il les trouva si imposants qu'il fit un pas pour s'enfuir. Mais sa mère le saisit, l'emporta dans ses bras et le serra sur son cœur, sans craindre de salir sa belle robe; et elle baisait ses yeux, ses joues, ses cheveux, riant et pleurant, l'appelant son fils, son trésor, son amour, son enfant chéri. Pierre commençait à s'apprivoiser. Il se laissa embrasser par son père et par sa sœur; mais il ne les connaissait pas encore beaucoup. Il ne faudrait donc pas lui en vouloir s'il pensait à son tombereau et au sable jaune.

Il y pensa si bien que, profitant d'un moment où ses parents causaient avec la fermière, il se glissa

hors de la maison.... Il avait des jambes de cerf : il fut bien vite à la sablonnière. Thomas continuait tranquillement à entasser du sable dans sa marmite.

Pierre se mit à creuser activement avec sa pelle pour réparer le temps perdu. Oh! le beau sable! comme il faisait bien dans le tombereau!

La petite porte de la haie s'ouvrit, et livra passage à Thérèse. Elle s'ennuyait, elle aussi, de la conversation des grandes personnes, et elle avait envie de revoir son frère. A vrai dire, elle ne le trouvait pas très séduisant, avec ses pieds nus, son vilain chapeau et ses mains noires. Mais sa maman lui avait dit qu'il jouerait avec elle, et que ce serait un gentil petit compagnon; et sa maman disait toujours la vérité! Quand on lui aurait lavé les mains, et qu'on lui aurait mis le joli costume de jersey avec un grand col marin, les chaussettes rayées et le grand chapeau de paille que sa maman avait apportés pour lui, il serait tout de suite beaucoup mieux. Thérèse le cherchait donc, pour faire connaissance et causer avec lui; car elle n'avait pas encore entendu sa voix : il avait souri, mais il n'avait pas dit un mot.

Pierre la regarda, et lui trouva une figure aimable. Il chercha ce qu'il pourrait bien lui dire, et, ne trouvant rien, il lui offrit ce qu'il avait de mieux à sa disposition pour le moment : il lui présenta sa pelle.

« Pour moi? » dit Thérèse étonnée.

Pierre hocha la tête pour dire oui.

« Pourquoi faire?

— Jouer », répondit Pierre se décidant à parler.

« Ah! il m'a parlé! Embrasse-moi, mon petit frère.

PIERRE PRÉSENTA SA PELLE A THÉRÈSE.

Tu veux bien jouer avec moi? Qu'est-ce que nous allons faire avec ta pelle?

— Ça », et Pierre prenait une pelletée de sable qu'il jetait dans le tombereau.

« Et quand il sera plein, nous le traînerons, et nous irons faire un gros tas de sable, dis? C'est amusant! je vais mettre mon bouquet dans l'herbe, et je t'aiderai. »

Thérèse prit la pelle; et pour que le tombereau fût plus tôt plein, Pierre se servit de ses mains. Le gros Thomas regarda Thérèse avec des yeux tout ronds : quand il l'eut assez vue, il se mit, pour changer, à vider sa marmite qui était pleine.

Il y eut bientôt un gros tas de sable jaune amoncelé à l'ombre de la haie; on le façonna avec la pelle pour le rendre bien régulier, et on le creusa pour en faire une maison. Thérèse s'amusait comme une bienheureuse. Pierre s'était tout à fait apprivoisé; il parlait à sa sœur du poulain, de la jument grise, de l'âne qui portait des paniers pour aller au marché, des poussins, des petits canards, de Rougeaude, la grande vache qui donnait de si bon lait, des oies blanches, et du jars qui était très méchant.

« Tu as tant de bêtes que ça, ici? lui demanda Thérèse avec admiration.

— Oui! et bien d'autres. Il y a les moutons, mais ils sont au pâturage, le berger les ramènera ce soir. Et puis il y a les dindons noirs et les dindons blancs. Veux-tu les voir? »

Thérèse se leva tout de suite, secoua sa robe pleine de sable, et Pierre, abandonnant pelle et tombereau,

la guida parmi les merveilles de la ferme. Elle ne s'était jamais tant amusée. Elle sauta de joie au bord de la mare où les petits canards, encore couverts de duvet jaune, nageaient et faisaient la culbute dans l'eau. Elle eut un peu peur des oies qui allongeaient leurs grands cous en ouvrant leurs becs jaunes d'un air menaçant; mais elle demeura en extase devant la poule blanche et ses onze petits poussins. Pierre en attrapa un qu'il lui mit dans les mains; alors elle voulut rentrer à la ferme pour le faire voir à sa maman.

« Ah! vous voilà, mes chéris, dit la maman. Nous parlions justement d'aller vous chercher : il est temps de partir.

— Oh! maman, s'écria Thérèse, restons ici, c'est si amusant! les canards, l'âne, la vache, les poussins, tout! et je n'ai pas encore vu les moutons! »

La maman se mit à rire.

« Ah! tu aimerais à être fermière? Eh bien, tu seras contente; ton papa va faire bâtir ici une petite maison où nous viendrons tous les ans passer l'été. Pour le moment, il faut nous en aller. Viens, que je t'habille, mon Pierre. »

Elle revint bientôt avec Pierre habillé de neuf. On lui avait soigneusement lavé les mains, mais elles n'en étaient pas plus blanches : c'était la faute du soleil.

Il était un peu emprunté dans ses nouveaux vêtements, mais il en prenait son parti, parce qu'il se trouvait très beau. Il embrassa la fermière, le fermier, leurs enfants, y compris Thomas qui s'était ennuyé

de remplir sa marmite et était venu retrouver la société.

« Adieu, adieu! » disaient-ils tous; et Pierre, leur trouvant l'air triste, commençait à être triste, lui aussi.

« En voiture! » dit le papa; et pour empêcher Pierre de s'attendrir, il le prit sur le siège avec lui et lui mit le fouet entre les mains. Pierre en oublia son chagrin naissant, et se tournant vers la fermière qui s'essuyait les yeux :

« Ne pleure pas, maman nourrice, je t'aime bien et je reviendrai bientôt te voir avec Thérèse.... Hue! dada! »

PAUVRE PETITE VIOLETTE

Violette était une gentille petite fille de quatre à cinq ans ; elle avait de grands yeux bruns, une jolie petite bouche, de longues boucles de cheveux blonds dorés qui pendaient sur son dos jusqu'à la ceinture. Sa figure était si douce que tous les gens qui la voyaient étaient disposés à l'aimer, et ceux qui la connaissaient bien l'aimaient pour de bon, parce qu'elle était la plus docile, la plus caressante et la meilleure petite fille qu'on pût voir. Pourtant elle se trouvait malheureuse ; bien des fois dans la journée, son petit cœur se gonflait de chagrin, ses yeux se remplissaient de larmes, et elle murmurait en poussant un gros soupir : « Pauvre petite Violette ! »

Elle disait cela en anglais, car la petite Violette était Anglaise, et c'est justement ce qui causait son chagrin. Elle demeurait, en Angleterre, dans une

grande ville manufacturière, aux rues étroites et aux hautes maisons, où l'air était malsain pour les enfants délicats ; et la petite Violette n'était pas forte. Sa mère la voyant devenir toute pâle et maigre, perdre l'appétit et rester toujours assise sans se soucier de jouer, avait consulté le médecin; et le médecin avait conseillé d'envoyer Violette au bord de la mer.

Justement, une tante de Violette, qui était mariée à un Français, se trouvait à ce moment-là en visite chez sa sœur, la mère de Violette. Elle offrit d'emmener sa petite nièce, et promit d'aller passer avec elle l'été au bord de la mer, à Beuzeval, où elle avait une maison. Violette aimait beaucoup sa tante Lucy, qui jouait avec elle, l'appelait *darling* et l'embrassait aussi souvent que sa maman; elle ne demanda pas mieux que d'aller avec elle.

Pourtant elle eut un peu de chagrin quand, installée à la portière du wagon, elle vit que son papa et sa maman n'y montaient pas, que sa maman détournait la tête pour s'essuyer les yeux, et que tous les deux lui criaient : « Au revoir, Violette », pendant que le train se mettait en marche. Mais sa tante lui expliqua qu'elle l'emmenait voir des choses très amusantes, et qu'elle la ramènerait bientôt les raconter à sa maman. « Tu n'oublieras rien, n'est-ce pas, Violette? » lui dit-elle. Et Violette, toute fière à l'idée de raconter à sa maman des choses amusantes qu'elle aurait vues, répondit bien vite : « Oh non! tante Lucy. »

Tout alla très bien tant qu'on fut en Angleterre, et même sur le bateau, où presque tout le monde par-

lait anglais; mais quand Violette fut arrivée en France et qu'elle ne comprit plus un mot de ce qui se disait autour d'elle, il lui sembla qu'elle était perdue et qu'elle ne pourrait plus jamais retrouver sa maman. Elle se mit à l'appeler en pleurant; et rien ne put la consoler, ni les bonbons, ni la belle poupée que son oncle lui acheta, ni le joli petit lit, bien plus joli que le sien, où on la coucha le soir de son arrivée, ni les jolies choses qu'on lui fit voir, ni la petite chienne Judy qui lui léchait les mains et ne demandait qu'à jouer avec elle, ni les caresses de sa bonne tante Lucy; elle ne s'endormit qu'à force de pleurer.

« AU REVOIR, VIOLETTE. »

Elle pleura encore en s'éveillant le lendemain; et sa tante décida de partir tout de suite pour Beuzeval, pensant qu'elle s'y amuserait sur la plage et y trouverait de petits camarades qui la distrairaient.

Ç'aurait été très bien, si les petits camarades eussent parlé anglais; mais ils avaient beau être très aimables pour elle en français, Violette n'y comprenait rien. Elle restait triste et farouche, et refusait absolument de lâcher la main de sa tante, qu'elle

tenait serrée dans sa petite main. Elle creusait languissamment des trous dans le sable et faisait des pâtés avec sa pelle et son seau, quand elle se trouvait à l'écart des autres enfants, mais elle ne voulait pas se rapprocher d'eux. Et la nuit, on l'entendait sangloter encore en rêve et répéter tristement : « Pauvre petite Violette ! »

Sa tante était désolée. Avoir emmené cette petite pour la guérir, et la voir dépérir de chagrin !

Elle se demandait si elle n'allait pas la reconduire à sa mère, lorsqu'elle reçut la visite d'une dame qui arrivait à Beuzeval, et avec qui elle avait fait connaissance l'année précédente. Cette dame avait avec elle sa petite fille, âgée de huit ans.

« Que je suis contente, madame, dit-elle à la tante de Violette, que vous ayez ici votre gentille petite nièce ! elle jouera avec Marguerite, qui aime beaucoup les enfants : elle fait très bien la petite maman, je vous assure ! »

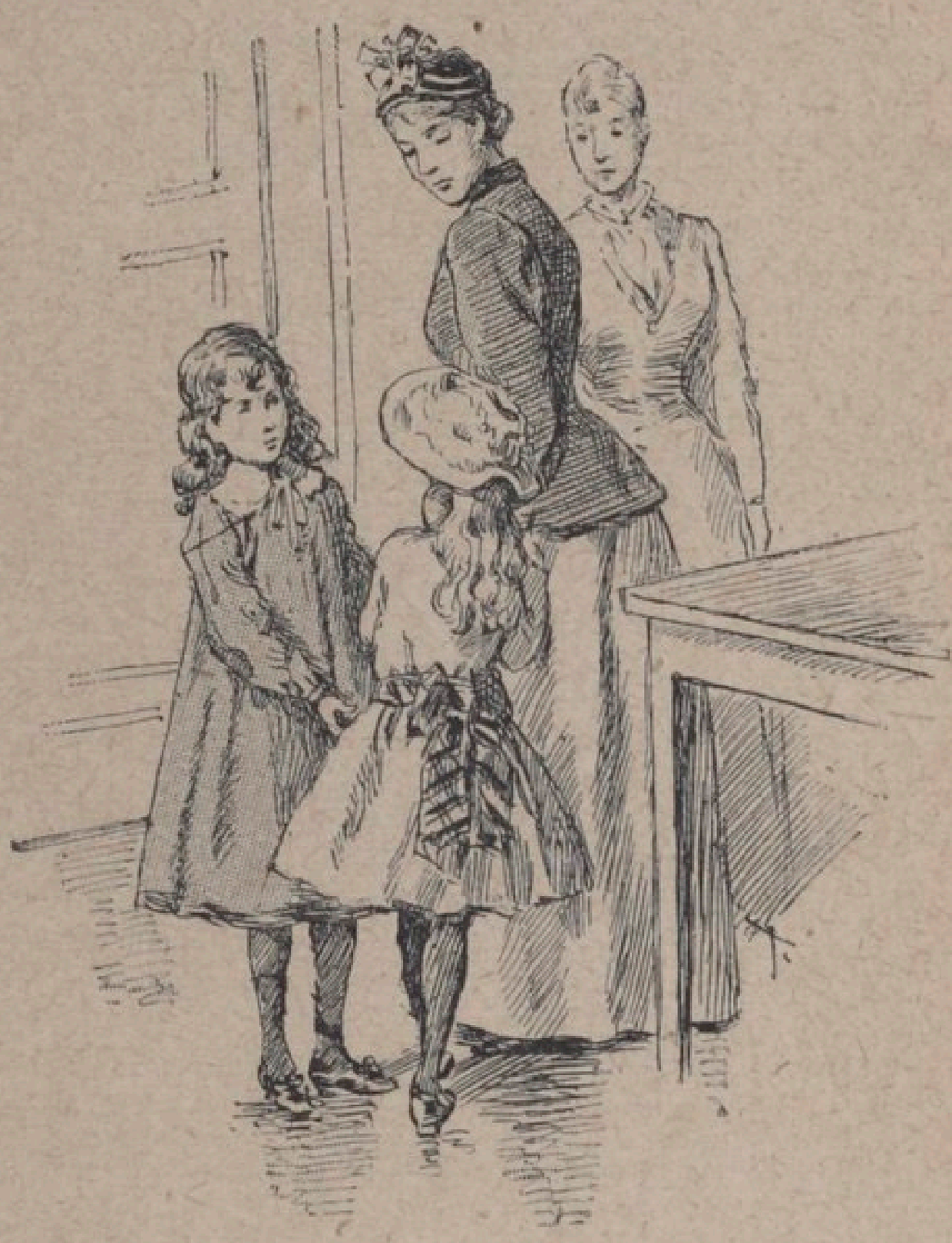
Et Marguerite s'avança vers Violette en souriant, voulut l'embrasser et lui parla d'une voix douce, avec les gentilles manières qui la faisaient aimer de tous les petits enfants. Mais, à son grand étonnement, Violette lui retira vivement sa main et se cacha dans les jupes de sa tante.

« Elle a peur de moi ! dit Marguerite toute triste.

— Excusez-la, la pauvre petite ! Elle est Anglaise : elle n'entend pas un mot de français, et elle a peur de tout le monde ! dit tante Lucy pour excuser l'impolitesse de sa chérie.

— Ah! fit Marguerite, elle doit bien s'ennuyer, alors!

— Vois-tu, Marguerite, reprit sa mère, si tu avais bien travaillé, depuis le temps que tu suis le cours d'anglais, tu pourrais causer avec elle. Est-ce que tu ne sais rien lui dire? Seulement bonjour, ou : voulez-vous jouer avec moi? »



MARGUERITE S'AVANÇA VERS VIOLETTE.

Marguerite secoua la tête et rougit. C'était une bonne petite fille, Marguerite, mais elle était paresseuse comme un loir, et si insouciante que cela lui était égal d'être la dernière au cours d'anglais. A son avis, cela ne servait à rien d'apprendre l'anglais, quand on vivait en France. Ce jour-là, elle fut obligée de comprendre que cela pouvait parfois servir à quelque chose.

Elle resta tranquille sur sa chaise tout le temps de la visite, avec un air très sérieux. Elle cherchait des mots anglais dans sa mémoire; et juste parce qu'elle les cherchait, les maudits mots anglais ne voulaient pas venir. Elle finit par trouver *a penknife* et *some*

bread. Un canif, du pain, en quoi ces mots-là pourraient-ils lui servir à causer avec Violette?

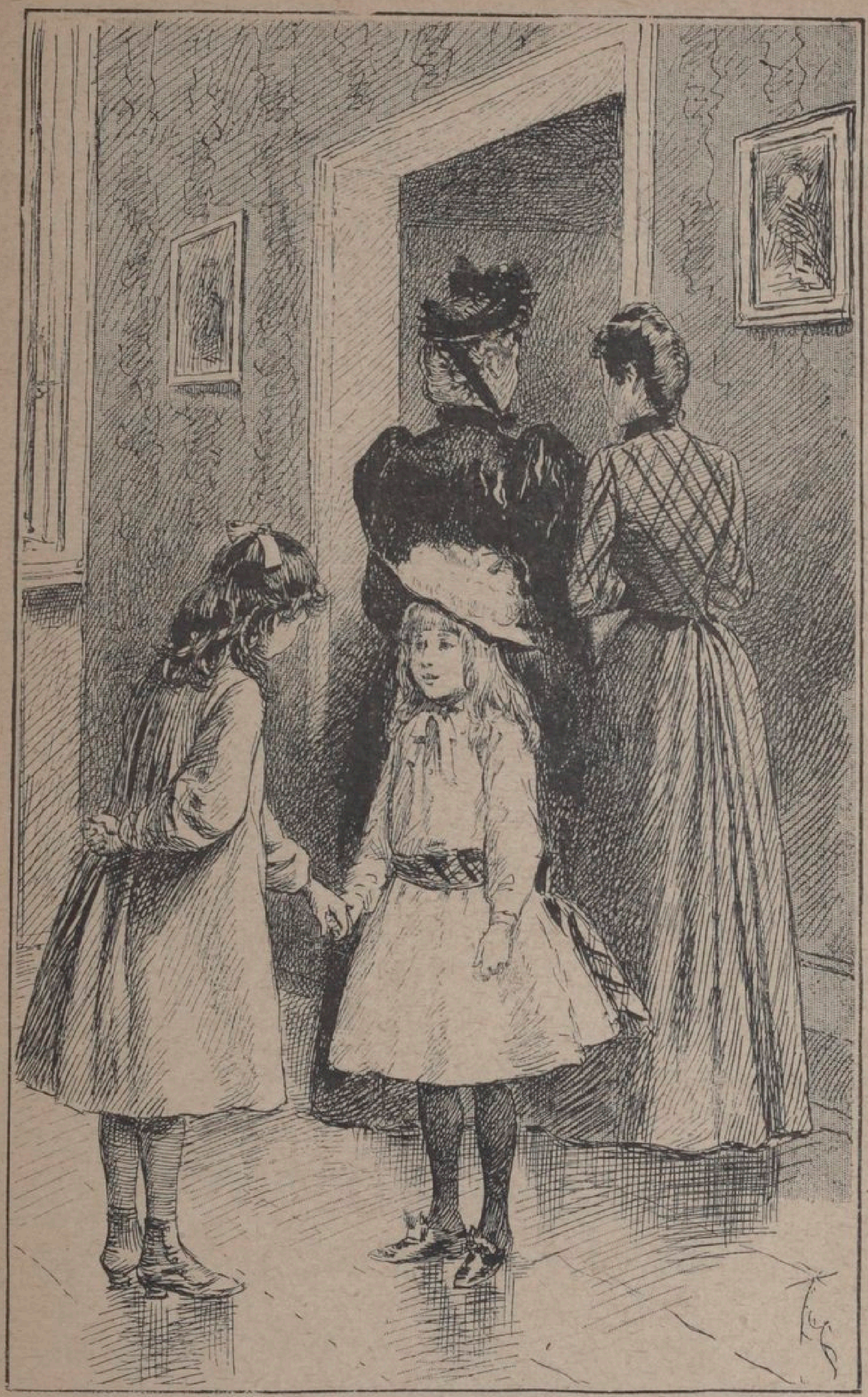
Comme sa maman se levait pour partir, elle eut une inspiration lumineuse, et, s'approchant de la petite Anglaise, elle lui dit timidement : « *Kiss me, Violette!* »

Un sourire, gai comme un rayon de soleil, éclaira la figure de Violette; elle tendit son petit visage au baiser de Marguerite et lui répondit.... Ah! elle aurait aussi bien pu ne pas lui répondre. *Kiss me, Violette!* était tout l'anglais que Marguerite possédât pour le moment, et elle ne comprit rien à ce que lui disait Violette.

Les deux petites filles se revirent sur la plage; Marguerite, dans un joyeux groupe qui jouait à *la queue du loup*; Violette, pendue à la main de sa tante, avec un petit air triste et affairé : pauvre petite Violette!

Marguerite avait le cœur compatissant; tout en jouant, et même en riant et en criant « Au loup! » avec les autres, elle ne pouvait s'empêcher de regarder Violette. « C'est vrai, pensait-elle, que c'est bien triste d'être toute seule loin de son pays et de ne pouvoir parler à personne! Elle a sa tante,... oui, mais sa tante n'est pas une petite fille.... Comme elle a souri quand je lui ai dit : *Kiss me*! Elle m'a embrassée tout de suite, elle m'a parlé.... Je voudrais bien savoir ce qu'elle m'a dit.... »

A ce moment-là, Marguerite entendit, sans savoir d'où elle venait, une petite voix qui ne faisait pas de bruit, mais qui savait fort bien se faire entendre tout



« KISS ME, VIOLETTE. »

de même ; et cette voix qui avait déjà souvent parlé à Marguerite, mais qu'elle n'avait jamais voulu écouter, trouva cette fois le chemin de son cœur

« Si tu avais été laborieuse et obéissante, disait-elle, si tu t'étais appliquée à bien suivre ton cours d'anglais, tu pourrais consoler cette pauvre petite fille, l'habituer à vivre ici, où on l'a envoyée guérir, et tu lui sauverais peut-être la vie. Tu plains, c'est très bien, mais à quoi cela lui sert-il ta pitié? Faute de trouver à parler sa langue, elle sera peut-être obligée de s'en retourner tout de suite dans son pays où elle était malade, et peut-être qu'elle y mourra. Tu vois bien que cela peut servir à quelque chose, d'apprendre l'anglais, et que les petites filles ont grand tort de suivre leurs sottes idées au lieu d'obéir à leurs parents! — Oh oui! c'est vrai! » répondit en elle-même Marguerite, toute confuse.

ELLES SE REVIRENT SUR LA PLAGE.

Mais ce n'est pas assez d'écouter sa conscience et d'avouer qu'elle a raison : Marguerite était assez grande pour le comprendre.

« Maman! dit-elle à sa mère, assise au milieu d'un groupe de dames, j'ai faim, veux-tu que j'aille demander à goûter à ma bonne?

— Va, mon enfant! » répondit sa mère, et Marguerite rentra chez elle en courant.

Elle pouvait avoir faim, sans doute, car c'était l'heure du goûter; mais elle avait bien autre chose en tête que le pain et le chocolat que lui donna sa bonne. Elle les emporta dans sa chambre, et tout en grignotant, elle chercha, dans les livres que sa maman avait soigneusement rangés sur sa table à côté d'un encrier et d'une plume, les livres d'anglais qu'elle avait tant dédaignés pendant toute l'année. Elle chercha dans les dialogues, elle chercha dans la grammaire, elle chercha dans le dictionnaire : elle en avait chaud. Et quand sa maman, étonnée de sa longue absence, vint voir ce qu'elle faisait, elle la trouva écrivant sur un cahier neuf des phrases anglaises qu'elle avait composées pour les dire à Violette. Sa maman, attendrie, la serra bien fort sur son cœur.

Marguerite était convertie : sa bonté avait eu raison de sa paresse.

On put croire que ses conversations avec Violette furent d'abord un peu pénibles; mais à force d'étudier dans ses livres, et de demander à la tante Lucy les mots qui l'embarrassaient, elle finit par se tirer d'affaire. Et quinze jours après, tante Lucy écrivait à la maman de Violette :

« Depuis que nous avons une petite amie à qui parler, Violette a retrouvé sa gaîté; elle est fraîche, elle mange, elle dort, elle remue, elle saute, elle court, elle rit, elle est comme ressuscitée! Elle apprend des mots anglais à Marguerite, qui lui apprend des mots français : elles se comprennent

déjà très bien, et Violette consent à se laisser entraîner dans des parties de jeu avec les autres enfants de la plage, qui veulent tous apprendre l'anglais, *pour causer avec la petite Anglaise qui est si gentille*. Violette est tout à fait apprivoisée : je te la ramènerai bien portante et parlant français. Elle n'oublie pas son papa ni sa maman, et elle sera bien joyeuse de les revoir; mais elle est heureuse ici et elle ne dit plus jamais : Pauvre petite Violette! »

TANTE LUCY ÉCRIVAIT
A LA MAMAN DE VIOLETTE.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FLEUR-DE-POMMIER 5
L'HIRONDELLE DE PIGNA 19
TANTE ÉLÉONORE 33
LA POIRE DE NOEL 45
VOILA CE QUE C'EST! 55
PÊCHE A LA TRUITE 65
A LA FERME 71
PAUVRE PETITE VIOLETTE! 81

96-11. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P2-11. (É. et F. 6e s.).